



# REVUE

DE

# MONTREAL

---

## L'AUTOMNE

—

Le souffle de l'Automne a flétri la feuillée  
Où les oiseaux cachaient leurs discrètes amours ;  
Le rossignol muet sur la branche effeuillée  
Ne dit plus les chansons qu'il chantait aux beaux jours.

L'aquilon fait gémir la forêt dépouillée,  
Les ruisseaux dans la plaine ont suspendu leur cours ;  
Plus de chants dans les bois, de fleurs dans la vallée,  
Les nids abandonnés pendent aux vieilles tours.

C'est ainsi que toujours les amères souffrances  
Flétrissent nos plaisirs, les douces espérances  
Et les illusions des rêves d'autrefois !

Et nos cœurs pleins de deuil où la douleur habite  
Sont tristes comme un nid que la tempête agite,  
Comme les prés sans fleurs, les bocages sans voix.

ARTHUR GLOBENSKI.

# JEAN-LOUIS

## III

Aussi Jean-Louis cheminait-il content comme un prince — il est entendu que les princes doivent toujours être en liesse. Il croyait ne jamais voir le bout de ses cinq écus. Ne troublons pas sa joie.

Il marcha toute la journée, ne s'arrêtant que de temps à autre, pour ouvrir son sac et y prendre quelques vivres.

Vers le soir, il arriva dans un gros bourg à l'entrée duquel il remarqua une tente immense, presque aussi haute qu'une église, dressée dans un petit champ, à côté du chemin public. Il trouva cela assez extraordinaire, mais ne s'en occupa point davantage pour le moment, et entra dans une maison d'ouvrier où il obtint la permission de passer la nuit.

Cependant, comme il se mettait en devoir de souper, toujours aux dépens de son bissac, il entendit un grand bruit dans la rue, et, curieux comme le sont les enfants de tous les âges, même ceux qui ont dépassé la cinquantaine, il sortit pour voir qui causait ce tapage.

C'était une longue file de chevaux, de mules, de chariots conduits par des hommes en brillants uniformes; en tête marchait une fanfare qui faisait retentir l'air de ses notes sonores et joyeuses.

Jean-Louis put se renseigner sans quitter la place : c'était une compagnie de cirque.

Le cirque ! Quel mot peut faire rêver comme celui-là une tête de douze ans ! Je me reporte vers mon enfance, à l'époque où, pour la première fois, ce mot frappa mon oreille, et où la chose elle-même s'offrit à mes yeux.

C'était plus que de la joie ; c'était presque du délire.

Aussi, Jean-Louis, rentré dans la maison, mangea-t-il son pain avec la plus grande distraction. La procession des chariots lui trottait par la tête. Dès qu'il eut terminé son repas, il voulut sortir, pour aller aux informations et tâcher d'apprendre si le cirque devait s'ouvrir ce soir-là.

Mais ici, il rencontra un obstacle auquel il ne s'attendait pas. Comme il mettait la main sur la clenche de la porte, le maître de la maison sortit d'une chambre qui donnait sur la cour.

— Où vas-tu, mon garçon ? lui dit-il.

Jean-Louis fut un peu surpris ; cependant, il répondit avec beaucoup de franchise :

— Je voudrais aller voir le cirque.

— Cela pourrait se faire ; mais, en attendant, on ne laisse pas sortir les enfants tout seuls, le soir ; et puisque tu as demandé à coucher ici, tant que tu seras dans ma maison, je réponds de toi, et il faut m'obéir. Si tu tiens à sortir maintenant, tu n'auras pas besoin de revenir ce soir, la porte sera fermée. Mais il y a un autre moyen de s'entendre. Je vais moi-même conduire mes deux petits garçons au cirque, tout à l'heure, si tu veux nous accompagner, tu es le bienvenu ; cela te va-t-il ?

Jean-Louis était enchanté de la tournure que prenaient les choses ; aussi accepta-t-il avec reconnaissance l'offre de l'excellent ouvrier.

Une heure après, il pénétrait, avec ses nouveaux amis, dans la grande tente qu'il avait remarquée en entrant dans le bourg.

Tout le temps que dura cette représentation, Jean-Louis ouvrit les yeux le plus qu'il put. Les chevaux dressés, les chiens savants, les costumes brillants, les mules rétives, les sauts et les cabrioles, et jusqu'aux quinquets fumeux, tout le transporta d'aise. Il aurait voulu que cela durât toujours. Aussi, en revenant, il avait du cirque plein la tête ; il en rêva même pendant la nuit.

Le lendemain, il dut se lever de bonne heure ; car on ne flâne pas, dans les maisons d'ouvriers. Il était songeur et ne parlait presque pas. Le maître de la maison s'en aperçut.

— Eh bien ! mon garçon, lui dit-il, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? Ta figure m'intéresse, et je serais fâché de te voir mal tourner.

Jean-Louis avait une idée fixe, c'est ce qui le rendait songeur : il voulait s'engager dans la compagnie de cirque. L'ouvrier essaya de le détourner de ce projet, mais ce fut en vain. La résolution de Jean-Louis était prise et il aurait cru, en ne la poursuivant pas, manquer le bonheur de toute sa vie.

Lorsque l'ouvrier le vit si bien décidé, il voulut au moins l'aider à prévenir autant que possible les suites fâcheuses de ce mauvais pas.

Il alla avec lui trouver le directeur de la compagnie, qui se préparait à partir pour un autre endroit, et voulut que l'engagement ne fût que pour une année. Jean-Louis n'en aurait pas ainsi pour bien longtemps à souffrir, dans le cas où il trouverait le métier trop dur.

Tout étant réglé, Jean-Louis resta avec son nouveau maître, et l'ouvrier s'éloigna le cœur triste. Il regrettait de voir un garçon si jeune courir ainsi les campagnes sans protection et exposé à contracter les plus funestes habitudes. Il songeait à ses propres enfants et cela le faisait penser à l'inquiétude que devaient éprouver les parents de Jean-Louis. Quoi qu'il en soit, il avait fait son possible pour détourner ce dernier de son projet, et cette satisfaction du devoir accompli allégeait un peu sa tristesse.

Voilà donc Jean-Louis au comble de ses désirs. Le directeur l'avait accueilli avec un véritable empressement; c'était, croyait-il, de bon augure.

La grande tente était déjà démontée, et on empilait sur les chariots toutes les pièces de la charpente. Jean-Louis remarqua avec un certain désappointement que tout le brillant de la veille avait l'air beaucoup plus terne au grand jour. Les écuyers du soir précédent étaient maintenant hâves, sales, mal vêtus, presque lourds dans leur démarche. Les chevaux portaient bas la tête; les caniches savants se mordaient à belles dents et grognaient comme d'obscurs chiens de village. Les gymnastes, grands et petits, paraissaient malades et souffreteux. Bref, tout cela ressemblait à un pique-nique sur lequel est tombé un gros orage.

Jean-Louis fut mis à l'ouvrage comme les autres; il lui fallut transporter des planches, accoupler les chevaux, enfin, travailler sans relâche jusqu'à l'heure du dîner. Comme il en arrive toujours pour les derniers venus, il fut un peu le valet de tout le monde. On ne lui ménageait pas les corvées, et, souvent, il avait des coups par-dessus le marché, lorsqu'il n'était pas assez prompt à répondre à l'appel.

Ce n'est pas tout. Il fut obligé de suivre un cours de gymnastique, et quel cours! Trois heures durant, chaque jour, il lui fallait s'exercer à soulever des poids, travailler sur la barre horizontale, grimper et descendre dans les échelles, à l'aide des mains seulement. Au bout de huit jours, il avait les membres tout endoloris, et ces exercices étaient devenus pour lui un supplice

véritable. Mais il n'y avait pas moyen de regimber, car le fouet du directeur ne badinait pas. Puis, après avoir ainsi travaillé dur ou marché toute la journée, il fallait, les soirs de représentation, faire le service dans la tente, et avoir un visage souriant ; autrement on était sévèrement puni.

S'esquiver, il n'y fallait pas songer : Jean-Louis était gardé à vue, ni plus ni moins qu'un prisonnier.

Ce que notre héros fit d'amères réflexions, pendant les deux mois qu'il suivit la compagnie de cirque, de village en village, remplirait un gros volume. Il passa bien des nuits à verser des larmes brûlantes sur le triste état où l'avait réduit la paresse. Car il voyait bien, maintenant, que la faute tout entière en était à lui et qu'il n'avait le droit d'accuser personne.

Je ne sais pas trop où Jean-Louis en serait arrivé, si un accident ne fût venu interrompre soudainement sa carrière.

Un jour qu'il était plus fatigué que de coutume, on l'avait forcé de grimper pour la troisième fois au sommet d'une échelle mobile, lorsque, en voulant saisir le dernier échelon, la main lui manqua et il retomba lourdement sur le sol, d'une hauteur de près de vingt-cinq pieds.

On le ramassa moulu et avec un bras cassé.

Pendant les deux derniers mois, la compagnie de cirque avait constamment marché en donnant ses représentations, de sorte que, le jour de la chute de Jean-Louis, elle se trouvait dans un village situé à environ douze milles de Portland, dans l'état du Maine.

On mit donc le blessé sur un matelas, pour le transporter à la gare du chemin de fer, et un des employés de la compagnie fut chargé de le conduire à l'hôpital de Portland, où Jean-Louis fit tristement son entrée après un trajet d'une demi-heure.

Il souffrait beaucoup, car les secousses du wagon avaient dérangé la clisse temporaire appliquée à son bras.

Cependant, lorsqu'il se vit installé dans un lit relativement propre et qu'on eut clissé son bras de nouveau, le malade éprouva un grand bien-être et s'endormit profondément, car depuis longtemps il manquait de sommeil.

Le membre fracturé mit du temps à guérir, et ce ne fut qu'au bout de six semaines et après avoir beaucoup souffert et pleuré, que Jean-Louis se trouva, un jour, sur le trottoir, en face de l'hôpital, libre et guéri, mais complètement dépourvu de ressources et ne connaissant pas même les rues de la ville

## IV

Il n'y avait pas moyen de rester sur ce trottoir; il fallait aviser à faire quelque chose. Jean-Louis songea alors qu'il lui restait trois écus dans la doublure de sa blouse; c'était toujours de quoi l'empêcher de mourir de faim en attendant qu'il pût se créer une occupation. Il porta la main à l'endroit où était caché son petit trésor, mais l'argent avait disparu. Jean-Louis eut une sueur froide et faillit s'évanouir. Il palpa son vêtement sur tous les sens; il n'y avait plus rien. Il se mit à marcher au hasard et d'un air égaré: de fait, la tête commençait à lui battre un peu et sa gorge se serrait d'une manière inquiétante.

A un coin de rue, il se rencontra avec une troupe de gamins qui sortaient de l'école. Or, les enfants qui sortent de leur classe sont toujours très pressés; et comme Jean-Louis, absorbé par son chagrin, ne regardait pas trop devant lui, il s'en suivit un choc assez violent dans lequel l'avantage resta au nombre, et le rêveur fut culbuté sans façon en dehors du trottoir.

Accident heureux cependant, et voici pourquoi. Comme Jean-Louis tombait, un des pans de sa blouse frappa sur une pierre, qui rendit un son métallique auquel il était impossible de se méprendre. Ce n'était certainement pas la pierre qui résonnait ainsi — à moins que Jean-Louis n'eût tombé précisément sur la pierre philosophale — il fallait donc que ce fût autre chose. Jean-Louis retourna encore et examina sa blouse, et, dans un petit coin de la doublure, tout au fond, il découvrit un de ses précieux écus.

Ce n'était pas grand'chose, mais, en somme, c'était la vie, pour le moment. Cette découverte le rendit tout joyeux, et il remercia Dieu, du fond de son cœur. C'était bien.

Car il faut le remarquer, mes petits amis, nous ne voyons pas toujours clairement le bras de Dieu qui nous protège et nous soutient; mais si nous voulions réfléchir à une foule de petites circonstances, insignifiantes en apparence, qui accompagnent nos douleurs comme nos joies, nous verrions, presque à chaque pas, que nous devrions bénir et remercier lorsque nous sommes sur le point de nous plaindre et de blasphémer. Nous décidons de suite, avec notre esprit borné, et c'est ce qui nous fait faire et dire tant de choses que nous sommes, par la suite, obligés de regretter.

Jean-Louis avait souffert, et la souffrance, même chez les enfants, fait réfléchir et songer. C'est pourquoi il comprit que, malgré les fautes qu'il avait commises, la Providence avait encore les yeux sur lui. Il s'était déchiré une main dans sa chute ; il en fut presque heureux.

— Dieu, se dit-il, me fait gagner l'aumône qu'il m'envoie, c'est pour me faire comprendre qu'on n'a rien sans peine. Je ne l'oublierai pas.

Vous trouverez peut-être cette réflexion un peu profonde pour un enfant ; mais rappelez-vous que Jean-Louis, depuis bientôt un an qu'il a quitté la maison paternelle, a mené une vie assez dure pour lui ouvrir l'esprit.

Il fit donc une prière courte mais fervente et se sentit tout plein de courage. Il reprit sa route, au hasard, mais avec une confiance dont il ne se rendait pas compte. Après vingt minutes de marche, environ, il arriva sur une vaste place où il vit un grand nombre de petites boutiques remplies de fruits, de légumes et de fleurs, puis, tout auprès, un grand bâtiment où allait et venait une foule affairée. Presque chaque personne portait un panier au bras, ou se faisait précéder par un petit garçon portant sur sa tête une grande corbeille en osier.

Jean-Louis comprit que c'était un marché. Il s'avança vers l'échoppe d'une vieille femme et acheta des gâteaux et des fruits pour son dîner, car la faim commençait à le presser. Puis, quand il fut bien rassasié, il demanda s'il n'y avait pas quelque chose qu'il pût faire pour gagner sa vie. La vieille regrattière, qui avait un bon cœur, lui conseilla de s'acheter un panier et de faire comme les autres petits garçons qu'il voyait précéder les gens et porter leurs achats. On n'y gagnait pas beaucoup, mais on s'empêchait de mourir de faim. C'est du moins ce que Jean-Louis comprit du discours assez long que lui adressa la vieille ; car, malgré ses voyages, il n'était pas encore bien fort sur la langue anglaise, et il en savait juste assez pour dire qu'il ne l'ignorait pas tout à fait.

Quoi qu'il en soit, la proposition de la regrattière lui sembla très acceptable ; mais, ici, il se présentait une objection : Jean-Louis avait dépensé quinze sous pour son dîner, et il ne lui restait, en conséquence, que quarante-cinq sous ; ce n'était pas assez pour payer un panier. Notre héros, toutefois, ne se découragea pas si vite. Il parcourut tous les étalages des environs ; les paniers les moins chers coûtaient trois cholins. Après



Bien des recherches, cependant, il finit par découvrir une corbeille de seconde main, que le marchand lui abandonnait au prix de deux chelins, sans vouloir en rabattre d'un seul sou. Il manquait donc à Jean-Louis trois sous pour parfaire cette somme.

Il alla exposer sa situation à la regrattière.

— As-tu bien réellement le dessein de travailler ? lui dit-elle.

— Certainement, je veux gagner ma vie, et assez d'argent pour retourner dans mon pays.

— Eh bien ! je vais faire pour toi, mon garçon, ce que je ne ferais pour personne du monde : je vais te prêter trois sous. Seulement il faudra me les rendre sur le premier argent que tu toucheras.

— Je vous le promets, sur ma parole : je n'ai jamais menti !

Et Jean-Louis, en disant cela, avait un petit air de fierté qui convainquit la bonne femme.

L'enfant prit les trois sous et courut acheter sa corbeille, puis il alla se placer à un coin du marché pour attendre les pratiques.

Il se tint là pendant une bonne demi-heure, regardant avidement la foule qui passait près de lui ; mais personne ne semblait songer à réclamer ses services. A la fin, et comme il allait se désespérer, un monsieur à gilet blanc lui frappa sur l'épaule et lui fit signe de le suivre. Jean-Louis ne se fit pas prier.

Au bout de vingt minutes ils avaient fait, tous deux, plusieurs fois le tour du marché et la corbeille était chargée par-dessus bords. Avec cela, il fallut trotter jusqu'à l'extrémité de la ville. Un autre garçon aurait plié sous le faix ; mais Jean-Louis était robuste et endurci à la peine : il ne faiblit point et rendit sa charge à bon port. Pour cela il reçut douze sous et la promesse d'avoir encore de l'emploi.

Il se remit donc tout joyeux en chemin pour revenir au marché ; mais il ne connaissait pas les rues de la ville, il s'égara plusieurs fois, et lorsqu'il parvint à se retrouver, son absence avait déjà duré plus d'une heure. La première chose qu'il fit fut d'aller s'acquitter envers la vieille regrattière, puis il se remit à son poste. Le soir, à six heures, quand le marché se ferma, Jean-Louis avait trente-six sous bien comptés. C'était un assez joli résultat ; mais il s'agissait de vivre et de trouver un gîte. Ici encore, Jean-Louis fut heureux d'accepter les bons offices de la regrattière, qui lui offrit un petit coin dans sa maison moyennant six sous par nuit. Quant aux repas, Jean-

Louis les prenait à l'heure qu'il voulait, et là où il se trouvait.

Cependant, le marché ne se tenait véritablement que trois jours par semaine ; les autres jours étaient du chômage ou à peu près. Notre héros voulut se créer une occupation pour ce temps de repos. Il désirait gagner, et gagner le plus possible. Il s'acheta deux brosses et une boîte de cirage pour les souliers, puis, les jours où il n'y avait pas de marché, il se plaçait à la porte d'un hôtel et offrait ses services pour cirer les bottes et les souliers des passants. C'est un métier qui n'a pas l'air de grand'chose, mais qui rapporte encore assez.

Jean-Louis vécut ainsi pendant deux mois, et, au commencement d'octobre, il avait amassé quinze piastres. Ce fut alors qu'il songea à mettre à exécution le dessein qu'il avait formé de retourner chez son père.

Un matin, il se rendit donc à la gare du chemin de fer pour se renseigner sur la route qu'il avait à suivre et sur le prix du passage. On lui donnait, moyennant cinq piastres, un demi-billet pour Québec ; de là, il pouvait facilement trouver des goëlettes pour se rendre jusque chez lui.

Le train partait à six heures du soir. Jean-Louis revint tout joyeux chez la regrattière. En chemin il rencontra un petit garçon de sa connaissance à qui il raconta son affaire ; car les enfants sont généralement communicatifs, et, pour Jean-Louis, le fait d'entreprendre un voyage en chemin de fer jusqu'à Québec, était une chose importante et qui le posait.

Mais pendant qu'il causait avec son petit camarade, il n'avait pas remarqué un étranger, assez bien mis, qui les avait croisés plusieurs fois en se promenant, et qui semblait prendre beaucoup d'intérêt à leur conversation.

Jean-Louis revint chez la regrattière, et après dîner, il lui fit ses adieux. On pleura de part et d'autre ; car la bonne femme s'était beaucoup attachée à Jean-Louis, qui, de son côté, était pénétré de reconnaissance.

A quatre heures, notre héros était déjà rendu à la gare, dans la crainte de manquer son passage. On l'informe que le bureau des billets ne s'ouvrait qu'à cinq heures et demie. Il déposa sa petite malle dans un endroit sûr, et se mit à arpenter les environs, pour passer le temps. Il se promenait depuis un quart d'heure environ, lorsque l'étranger que nous avons vu tout à l'heure vint l'accoster.

— Tu pars pour voyage, mon petit ami ? lui dit-il, en bon français.

— Oui, Monsieur, je vais à Québec.

— Ah ! je m'en doutais. Aussi bien, je suis certain que tu l'envas avec de l'argent américain ?

— Je ne sais pas, dit Jean-Louis.

Le fait est qu'il n'avait jamais remarqué qu'il y a une différence entre le papier-monnaie des Etats-Unis et celui du Canada.

— Pauvre enfant ! reprit l'étranger, d'un ton triste, j'en étais sûr. Vois-tu, mon garçon, je suis changeur de mon métier, et je sais que souvent les gens partent d'ici pour aller au Canada, sans se douter que, là-bas, leur argent ne vaudra plus rien. Combien as-tu sur toi ?

— Quinze piastres, dit Jean-Louis, qui commençait à croire que l'étranger le sauvait d'un mauvais pas.

— Donne, mon enfant, reprit ce dernier, je vais te changer cela en billets canadiens. Et dire, ajouta-t-il, en prenant les trois billets de cinq piastres que l'enfant lui tendait naïvement, et dire que, sans moi, tu n'aurais pas même pu acheter ton passage, car on ne prend que de l'argent canadien, des voyageurs en destination du Canada.

Il mit les quinze piastres dans son gousset, puis, ouvrant un large portefeuille, il en tira quatre billets de banque de quatre piastres chacun, qu'il remit à Jean-Louis.

— Voilà, mon garçon, dit-il ; aujourd'hui le change est en ta faveur, et je te donne seize piastres pour quinze ; tu vois que je suis honorable. Si quelqu'un de tes compatriotes a besoin de faire changer son argent, recommande-moi ; je m'appelle Smith Jones, et je tiens mon bureau à deux pas d'ici.

Là-dessus, Smith Jones s'éclipsa, laissant Jean-Louis tout enchanté du bon marché qu'il venait de conclure.

Enfin l'heure de l'ouverture du guichet arriva. Jean-Louis fit queue avec les autres, et lorsque son tour fut venu, il présenta deux billets de banque de quatre piastres et demanda son demi-billet pour Québec.

A sa grande surprise, il vit le commis repousser les deux billets en disant qu'ils étaient faux. Jean-Louis offrit les deux autres, qui eurent le même sort. Il voulut entrer en explication ; mais, dans les gares, on n'a pas le temps de jaser, le commis lui fit signe de s'éloigner et continua sa besogne.

Voilà donc le pauvre enfant atterré sous ce nouveau coup. Il se doutait bien qu'il avait été exploité par un habile escroc, et, cependant, il ne pouvait pas se persuader que son argent ne

fût pas bon. Mais, que faire ? Recommencer à travailler pour réparer cette perte ? La saison était trop avancée, il n'y fallait pas songer. D'ailleurs, Jean-Louis commençait à avoir sérieusement le mal du pays ; il voulait à tout prix revoir sa famille.

Aux Etats-Unis, on n'entre dans les wagons qu'après avoir montré son billet de passage. Jean-Louis guetta le moment où personne ne l'observait ; puis, avisant un monsieur très corpulent, il se faufila à ses côtés et monta dans un wagon. Un quart d'heure après, le convoi se mettait en marche.

Tout alla bien pour la première demi-heure ; mais lorsque le conducteur fit sa ronde pour recueillir les billets, la situation se tendit de nouveau. Jean-Louis offrit derechef son argent, mais le conducteur lui répéta que ces billets ne valaient rien ; qu'au contraire, ils exposaient le porteur à être arrêté et mis en prison. Jean-Louis ne savait plus que faire ; il se mit à pleurer et raconta en deux mots son histoire ; puis, en dernier ressort, il offrit sa petite malle pour payer son passage. Le conducteur, qui n'était pas un méchant homme, ne s'emporta point, mais lui fit comprendre qu'il ne pouvait ni accepter la malle, ni le voiturier pour rien. Au contraire, son devoir était de le remettre entre les mains des autorités à la station voisine.

C'était une chose sérieuse. Car, vous n'ignorez pas qu'il y a des lois très sévères à ce sujet, et qu'une personne qui tente de passer sur un convoi ou sur un bateau à vapeur sans payer son passage, est arrêtée et condamnée à une forte amende, ou, à défaut de paiement, à un emprisonnement assez long.

Heureusement, ici encore, la Providence vint au secours de Jean-Louis. Le même gros monsieur derrière lequel il s'était dissimulé pour entrer dans les chars, se trouvait assis en arrière de lui. Il avait entendu toute la conversation.

— Combien cet enfant vous doit-il ? demanda-t-il au conducteur.

— Cinq piastres, plus dix pour cent d'amende, ce qui fait, en tout, cinq piastres et demie.

— Voici ce que vous demandez.

Et il tendit l'argent au conducteur, qui s'éloigna satisfait.

Jean-Louis n'en pouvait croire ses oreilles. Mais ce ne fut pas tout. Le monsieur le fit asseoir près de lui et lui fit raconter en détail toute l'histoire que nous connaissons. Jean-Louis ne cacha rien et pleura beaucoup. Le monsieur lui fit une remontrance paternelle ; puis, après l'avoir engagé à persister

dans ses bonnes résolutions, il se leva, et fit le tour du wagon en sollicitant les offrandes charitables pour le pauvre petit. Il recueillit vingt piastres et força Jean-Louis à les accepter.

— Que cela te serve, dit-il, de leçon et d'encouragement. Quand tu seras rendu chez toi, demande bien pardon à tes parents. Tu ne comprends pas maintenant, mais tu sauras, plus tard, toute la peine que tu leur as causée.

Jean-Louis avait le cœur tout gonflé ; il sanglota longtemps ; puis, comme il arrive à tous les enfants, dans leurs plus grands chagrins, il finit par s'endormir, en rêvant à la maison paternelle.

Il ne me reste plus que bien peu de chose à ajouter.

Le lendemain matin, Jean-Louis était rendu à Québec, après avoir pris congé de son généreux bienfaiteur, et, trois jours après, il débarquait dans une anse, à trois milles en amont de la maison de son père.

Le cœur lui battait bien fort, et quoiqu'il fit assez froid, il attendit jusqu'au soir pour se présenter chez ses parents. A sept heures, il frappait timidement à la porte de la maison paternelle. Ce fut le père qui vint lui ouvrir. Il avait beaucoup vieilli pendant cette année d'absence, mais Jean-Louis le reconnut de suite et se jeta en pleurant dans ses bras sans pouvoir dire une seule parole.

Après les premiers épanchements, Jean-Louis s'inquiéta de ne pas voir sa mère.

— Est-ce qu'elle est absente ? dit-il.

— Hélas ! mon pauvre enfant, oui, elle est absente, et pour longtemps ; nous irons la voir demain ; il y a huit jours aujourd'hui que nous l'avons mise au cimetière.

Et le pauvre homme, en disant ces mots, essuya deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues hâlées.

— Tu as bien fait de revenir, petit, ajouta-t-il, cela va me consoler un peu.

Il ne fit pas un seul reproche à l'enfant égaré ; mais Jean-Louis, formé par le malheur, comprit tout ce qu'il y avait de grand dans ce noble silence.

— Oh ! papa, dit-il en se jetant dans les bras de son père, je ne te ferai plus de chagrin, je te le promets, et tu seras content de moi.

Aujourd'hui Jean-Louis exerce le métier de charron. Il n'est pas riche, mais il vit heureux avec sa petite famille. Le travail.

ne manque pas ; le cœur non plus. Jean-Louis a tenu sa parole ; il n'a plus fait de peine à son père, et, dans la paroisse, on le cite comme un modèle.

Allez chez lui, à la veillée, ou le dimanche après midi, et il vous racontera son histoire bien mieux que je n'ai pu le faire.

Chaque fois qu'il parle de sa jeunesse, il ne manque jamais d'ajouter :

— Je ne mérite pas mon bonheur ; mais la Providence est bonne, et, quand nous pleurons nos fautes, on dirait qu'elle a encore plus de chagrin que nous-mêmes, et qu'elle prend plaisir à sécher nos larmes par de nouveaux bienfaits.

NAPOLÉON LEGENDRE.

---

# L'ÉGLISE CATHOLIQUE AUX ÉTATS-UNIS

*Essays and Reviews*, PAR MGR J. L. SPALDING

---

L'épiscopat catholique des Etats-Unis, à toutes les époques, a eu d'illustres représentants. On aperçoit d'abord ces hommes d'un dévouement à toute épreuve : les Carroll, les Cheverus, les Bruté, les Dubois, qui jetèrent les fondements de l'Eglise dans le sol encore neuf de la grande république. Après eux apparurent d'ardents apologistes de la vérité, tels que les England, les Kenrick, les Hughes, les Spalding, qui firent taire la voix des préjugés et gagnèrent à tel point l'admiration de tous, que, non contents de venir les entendre chez eux, les fiers protestants les invitaient à prêcher dans leurs temples ; et, comme pour donner à ce retour une sanction publique, on leur confiait officiellement l'honneur d'appeler les bénédictions du ciel sur les conseils de la nation. Les temps ne sont pas changés. Recemment encore, marchant sur les traces de ces derniers, l'évêque Ryan, surnommé le Chrysostome de l'Amérique, enthousiasmait de sa parole enflammée les étudiants d'une des premières institutions de l'Etat, tous étrangers à sa foi, mais sincères admirateurs de sa noble éloquence ; et, de son côté, l'évêque Tuigg, s'élevant à la hauteur de l'héroïsme de ses devanciers, affrontait la mort pour apaiser les émeutes de Pittsburg, dont les horreurs frappaient d'impuissance les gardiens de l'ordre et de la société.

Parmi les prélats qui honorent aujourd'hui l'épiscopat américain, il en est un qui occupe déjà une place remarquable parmi les écrivains du jour, et qui, dans la chaire, n'a d'autre rival que l'évêque Ryan ; c'est le nouvel évêque de Peoria, Mgr J. L. Spalding, neveu du dernier évêque de Baltimore, âgé seulement de trente ans. Une glorieuse carrière s'ouvre devant lui, et tout fait présager qu'il ajoutera un nouveau lustre au nom que son vénérable oncle a déjà rendu si célèbre.

Outre une vie de l'évêque M. J. Spalding et une série d'ouvrages destinés à l'usage des écoles catholiques, Mgr de Peoria,

en prenant possession de son siège, a présenté au public un ouvrage intitulé "*Essays and Reviews.*" Les articles ou essais que contient ce volume semblent, à première vue, quelque peu disparates, mais une seule pensée les anime, c'est l'idée sublime de la religion, cette clé de voûte qui tient tout l'édifice social, ce centre autour duquel les intelligences gravitent plus harmonieusement que les astres autour du soleil.

Le langage est d'une grande pureté. L'éminent auteur a échappé à l'écueil sur lequel échouent généralement ceux qui, comme lui, parlent plusieurs langues. Tous les avancés du savant polémiste sont appuyés sur des témoignages éclatants et incontestables; il y a une force et une chaleur saisissante dans son style. Toutes les questions, qui sont de la plus haute importance, empruntent aux événements une attrayante actualité. Il y a ici et là des tableaux parfaitement réussis, tels sont ceux qu'il nous offre de l'influence du catholicisme et du protestantisme sur la prospérité nationale, de la situation de l'Eglise en Allemagne et du journalisme en Prusse. Mais aucun n'intéresse plus que l'historique des progrès de l'Eglise Catholique aux Etats-Unis. Un court exposé de ces progrès sera sans aucun doute bien accueilli des lecteurs de la *Revue*.

Si, aujourd'hui, la nation américaine attire les regards du monde, ce n'est certainement pas à cause de la grandeur de ses exploits, de la renommée de ses héros et de la célébrité de ses découvertes; mais c'est à raison de sa condition sociale, vers laquelle l'Europe semble invinciblement entraînée. Il est impossible de se le dissimuler, la tendance des civilisations modernes est de donner au peuple une plus large part de pouvoir, une plus grande sphère d'action dans le gouvernement des Etats. Il ne s'agit pas de savoir quel sera l'effet de ces changements sociaux sur le bien-être des peuples — cette question nous mènerait trop loin — mais il est bien permis de se demander quel effet ils pourront avoir sur leur foi.

Déjà depuis plus de cent ans, l'Eglise Catholique a vécu au milieu de la grande république du Nouveau-Monde, et toujours elle a su triompher des difficultés que lui offrait une administration démocratique et populaire. C'est ce que démontrent avec évidence les annales de son histoire. A partir de l'établissement des colonies jusqu'à la déclaration de l'indépendance, le même système de persécution qui sévissait contre les catholiques dans la mère-patrie fut mis en vigueur contre eux de ce côté-ci de



l'Atlantique. L'esprit religieux de la Nouvelle-Angleterre, qui a toujours prévalu dans les autres Etats, avait pénétré tout le corps politique du plus sombre fanatisme. L'entrée des colonies était défendue aux prêtres, sous peine d'emprisonnement et même de mort. La haine des puritains contre le catholicisme était si violente que, pour la satisfaire, ils sacrifièrent leurs intérêts politiques et commerciaux les plus évidents. Si implacable était leur fanatisme, qu'un de leurs premiers griefs contre George III, lors de la rébellion, fut d'avoir toléré la Papauté au Canada. La crédulité qui les portait à pendre les sorcières, les faisait croire au diabolisme des prêtres et des nonnes, tandis que la pauvreté de leur culture intellectuelle les rendait incapables d'apercevoir la grandeur et l'excellence d'une organisation qui, seule dans l'histoire du monde, est devenue universelle sans s'affaiblir, et qui, même au point de vue humain, resterait encore l'œuvre la plus merveilleuse de l'homme.

Dans le Maryland, où les principes de la liberté religieuse avaient été proclamés par lord Baltimore, la législation coloniale ne tarda pas à prendre un caractère vexatoire à l'égard des premiers colons. Dans plusieurs ordonnances successives, il fut défendu aux catholiques de tenir des écoles, d'occuper des charges civiles et de pratiquer publiquement leur religion ; et, ce qui était plus révoltant encore, c'est que l'entrée d'un Irlandais catholique dans l'Etat était sujette à la même taxe que l'importation d'un esclave nègre.

Les tendances religieuses de la Virginie, quoique moins odieuses que celles de la Nouvelle-Angleterre, ne furent pas moins anti-catholiques, et c'est pourquoi il n'est pas surprenant de trouver le cruel code pénal de la métropole en pleine force dans cette colonie.

Sans tomber dans l'exagération, on peut dire que la révolution trouva les treizes provinces anglaises entièrement protestantes, unies dans leur mépris contre le nom catholique ; tandis que, d'un autre côté, l'échec apparent de la première colonie catholique, dans le Maryland, était loin de présager aucun avenir plus brillant pour la diffusion de la foi. Si alors une ère de tolérance succéda à l'époque de persécution qui avait jusqu'ici prévalu, faut-il considérer ce changement comme un acte tardif de justice et de reconnaissance envers les catholiques, dont l'héroïsme, pendant la guerre de

l'indépendance, ne le céda nullement à la valeur des ennemis de leur foi ? Il est bien vrai que leur sang avait rougi tous les champs de bataille, que le fondateur de la marine américaine était catholique, que le signataire de la déclaration de l'indépendance qui risqua le plus était catholique, que la Puissance européenne qui mit son influence et son épée au service de la cause de la liberté était la catholique France ; mais, la constitution fédérale, dont les Américains sont si fiers, loin d'établir le principe de la liberté de conscience, laissait comme par le passé les catholiques à la merci de chaque Etat, ainsi que le prouvent le texte de la constitution et la conduite subséquente du Connecticut, du Massachusetts, et surtout du New-Hampshire, où la loi excluant les catholiques des emplois publics n'a été abrogée que tout dernièrement.

Il faut chercher ailleurs les causes de ce changement d'attitude envers les catholiques. La première cause fut sans aucun doute la naissance de la théorie de la sécularisation des gouvernements, empruntée par Thomas Jefferson à l'école philosophique du dix-huitième siècle, et adoptée ensuite par le parti démocratique. Une autre cause non moins réelle fut la difficulté de légiférer pour chaque État, à raison du nombre toujours croissant des sectes. On ne voyait d'autre solution à cette difficulté que la séparation de l'Église et de l'Etat. Il ne faut pas oublier non plus le désir d'encourager l'immigration ; et si à cela on ajoute l'indifférence religieuse, déjà très répandue chez plusieurs classes de la nation, il est évident pour tous que les catholiques de ce pays doivent la liberté dont ils jouissent aux conséquences nécessaires de certaines conditions sociales, et non à la bienveillance et à la libéralité des Américains protestants.

A cette époque, il y avait dans tout le pays quarante mille catholiques, et vingt-cinq prêtres à peine. Il n'y avait pas d'évêque, pas un seul couvent, pas une école catholique. Quelque quatre-vingt-six ans se sont écoulés depuis la consécration épiscopale de Mgr Carroll, et les efforts de l'Église, pour s'assurer une place au soleil de la liberté américaine, ont déjà été couronnées d'un succès qui étonne. Aujourd'hui, le catholicisme compte un cardinal, dix archevêques, quarante-sept évêques, sept vicaires apostoliques, six mille prêtres, trente-trois séminaires, soixante-trois collèges, deux mille deux cent soixante-deux écoles et académies et au delà de sept millions de fidèles ; et, sous le rapport de la valeur de la propriété, l'Église

catholique occupe le premier rang parmi les nombreuses croyances du pays.

Pour arriver à cet étonnant résultat, que de luttes n'a-t-il pas fallu soutenir, que de difficultés n'a-t-il pas fallu vaincre ! Organiser une église sur un territoire qui s'étend d'un océan à l'autre, et cela au milieu de puissants ennemis, malgré les lois les plus arbitraires — ici la croix ne s'éleva pas, comme aux bords du St-Laurent, à l'ombre de l'étendard national. Des apôtres infatigables préparèrent le prodigieux succès dont nous sommes les heureux témoins. Parmi eux, il faut compter les victimes infortunées de la Révolution française, chassées de la France, qui se baignait alors dans le sang des prêtres. Leur zèle trouva un nouveau champ à exploiter de ce côté-ci des mers ; à eux sont dus les premiers séminaires fondés dans ce pays, dont l'un a mérité d'être appelé l'*Alma mater* des évêques.

L'Irlande fournit le plus grand nombre d'ouvriers à la vigne du Seigneur. Maîtres de la langue du peuple, rencontrant sur la terre étrangère une foule de leurs compatriotes, exilés comme eux, il fut plus facile aux enfants de St Patrice de former de fortes et ferventes congrégations ; c'était le pasteur qui se retrouvait au milieu de son troupeau.

L'immigration allemande a contribué pour une large part aux progrès de l'Évangile, surtout depuis que Bismarck a déclaré une guerre acharnée aux ordres religieux d'Allemagne. Des communautés entières sont venues chercher la paix religieuse sur les rives hospitalières de la grande république.

Il est consolant et glorieux aussi pour nous, Canadiens-Français, de pouvoir nous rendre le témoignage d'avoir apporté une pierre au superbe monument qui s'élève, sur cette terre protestante, à l'honneur de la vraie religion. Dieu a changé en bien le mal qui désole le Canada depuis un certain nombre d'années : ses enfants apportent ici la foi de leurs pères, et les évêques, les prêtres, les religieuses dévouées qui ont dit adieu à la patrie pour se consacrer à l'œuvre pénible des missions, seront comptés dans les annales de l'histoire de l'Église américaine au nombre des héroïques pionniers de l'Évangile.

Sans être partisan du système républicain, qui renferme plus d'un germe de faiblesse, dont ce pays a déjà recueilli les funestes fruits, il est impossible de ne pas reconnaître que le progrès de l'Église aux États-Unis, loin d'avoir été paralysé par les institutions démocratiques, date au contraire de l'époque où.

elles remplacèrent le régime colonial. Le principe de l'union de l'Église et de l'État découle naturellement de l'ordre des choses ; il est le complément nécessaire de toute société organisée selon les lois éternelles. Cependant, l'Église, pour ne pas être ici protégée par l'État, jouit d'une liberté qu'elle demanderait vainement en Europe. C'est le beau témoignage que l'auguste Pie IX rendait dernièrement au gouvernement de cette République. Pourquoi faut-il qu'en matière d'éducation, l'État se soit arrogé un rôle qui est une violation flagrante des droits sacrés de la famille, et une première dérogation à la théorie de tout vrai gouvernement démocratique et chrétien ! L'histoire de nos jours, comme celle du passé, prouve donc que l'Église s'accommode à toutes les formes de gouvernement. Après avoir été la splendeur la plus pure des empires, elle seule donnera une stabilité permanente aux institutions démocratiques, si toutefois elles sont destinées à prévaloir sur ces vieilles monarchies, qui semblaient avoir leurs racines dans le sol, et même dans le cœur des peuples. Et comment, en effet, celle qui a triomphé de la tyrannie séculaire des Césars et de la force brutale des nations barbares, ne sortirait-elle pas victorieuse de la puissance populaire qui s'attaquerait à ses droits immortels et divins ?

Quand on jette un regard sur le passé, on se sent plein de confiance pour l'avenir. Les obstacles les plus redoutables ont été renversés ; la sourde opposition des adversaires de la foi a été brisée. Le protestantisme s'en va se divisant et se subdivisant en des milliers de sectes, qui, ici comme ailleurs, finiront par tomber dans les abîmes du rationalisme ; tandis que l'organisation de l'Église ne peut que se fortifier davantage, préparer, par son admirable unité, le triomphe prochain du catholicisme sur l'hérésie et l'impiété, et assurer en même temps l'avenir des institutions américaines, qui n'ont rien tant à redouter que la division et la discorde civile. Telle est l'impression que l'on ressent et le souhait que l'on forme en étudiant les pages éloquentes que l'évêque de Peoria a consacrées à l'histoire de cette Église dont il est lui-même une des gloires.

# HISTOIRE D'UNE MORTE

—

## ESSAI PHILOSOPHIQUE

\* \* \*

Je me rappelle parfaitement que lorsque j'étais enfant j'entendais des voix .....

D'où venaient-elles ? — Elles étaient si harmonieuses et si douces, que je les croyais l'écho de chants séraphiques ; car, dès l'âge le plus tendre, ma pensée fut dirigée vers Dieu : ma mère me berçait en me parlant de sa bonté, de son amour pour les petits enfants, et des splendeurs de sa cour, de ses anges, de ses séraphins et de ses chérubins !.....

D'autres fois, je pensais que ces voix venaient d'un monde antérieur que j'avais habité, car elles me ravissaient sans me surprendre. Il me semblait qu'elles venaient d'un monde dont j'étais loin dans ce moment, mais que je devais revoir ; car, dans ma pensée, c'était la patrie des petits enfants. Mon esprit n'allait pas au delà. — Ce que j'éprouvais, c'était comme si j'étais venu du ciel, mais d'un ciel matériel, comme l'éden ou le paradis terrestre, et que j'eusse gardé de ce séjour lumineux un sentiment intime, une sorte de souvenance, certaine mais un peu effacée.....

Tout le monde éprouve peut-être cela, ou quelque chose d'analogue.

C'était peut-être une maladie du cerveau, qui m'aurait conduit à la folie par l'extase, si Dieu ne l'avait pas guérie.

C'étaient peut-être les beautés de la nature : l'océan majestueux, les bois odorants et mystérieux, les couchers du soleil dans la mer, les nuages toujours changeants, le chant des oiseaux, les profondeurs bleues et les étoiles du firmament, qui réagissaient sur ma jeune imagination, après avoir frappé mes yeux et surpris mon esprit.

Ou bien, c'était un rapport magnétique, inexplicable mais naturel, un reflet ou une conséquence de l'amour tendre de ma

mère, qui m'inondaient le cœur de félicités ineffables et me remplissaient le cerveau de rêveries délicieuses, que je prenais pour des souvenirs du ciel.....

Ou bien encore, c'était peut-être mon âme qui s'éveillait à la vie, mon imagination native — venue du Créateur et non de l'étude ou des sciences qu'on enseigne — battant des ailes au premier rayon qui venait la réchauffer. Ces pensées étaient peut-être ses premiers efforts, ses premiers pas, ses premiers cris.

Vieux avant l'âge — j'y pense quelquefois aujourd'hui — j'ai interrogé des enfants, pour savoir si eux aussi entendaient des voix. Aucun d'eux ne m'a compris !

Mais pourquoi jeter un regard à des profondeurs insondables ? — C'est peut-être la sphère immatérielle où la Divinité réside et songe ; et quand la créature cesse d'être innocente, son âme devient peut-être aveugle, c'est-à-dire que les avenues du ciel se ferment peut-être devant elle, lui dérochant un monde supérieur que son regard profanerait.

\* \* \*

Nous habitons un vieux château sur le bord de la mer, qu'on appelait "le Veillous" — Ce nom évoque toute une épopée dans les souvenirs du pays, et réveille dans mon cœur bien des regrets. — Plusieurs légendes, transmises de génération en génération depuis le moyen âge jusqu'à aujourd'hui, sont racontées le soir, à la veillée, par les *vieux*, et les *jeunes* apprennent, pour le redire plus tard à leurs petits enfants, combien de gloires et de grandes traditions font comme une couronne à la vieille forteresse, et aussi, pourquoi son nom devint une *devise*.

Cette sentinelle d'un temps qui n'est plus, drapée dans son manteau de lierre, l'air triste et réfléchi, dominait d'un côté l'océan, de l'autre de grands bois de sapins. Du perron et même du premier étage, le seul que la famille habitât, on eût dit que le soleil ne se levait que pour nous et nos gens, et que les étoiles, lorsque le soir venait, ne s'allumaient au firmament que pour nous éclairer, la nuit. — Mon orgueil et mes rêveries vinrent peut-être de cette solitude grandiose, du bruit des vagues et de celui des bois, de l'éblouissante clarté des jours et de la sérénité des nuits.....

Quoi qu'il en soit, je prêtai une oreille attentive et charmée.

à ces bruits mystérieux que j'ai appelés des "voix." J'avais hâte d'aller me coucher, pour me trouver dans l'obscurité et dans le silence, parce que c'était alors que je les entendais. D'autres fois, c'était au fond de la forêt, que je m'étendais sur l'herbe, que je fermais les yeux, et que j'évoquais mes songes... ou mes souvenirs. Ils accouraient, obéissants comme des génies à l'appel de *Merlin*, et pendant que les horizons reculaient devant ma pensée, que la terre se couvrait de fleurs d'une beauté miraculeuse ; pendant que d'immenses portiques s'ouvriraient sur un monde plus lointain et qui me paraissait encore plus beau ; tandis que l'atmosphère s'imprégnait pour moi de parfums délicieux et que des flots d'harmonie, roulant dans le vallon, submergeaient les collines et montaient lentement jusqu'à ce qu'ils se perdissent en soupirs mélodieux dans l'éther du ciel ; je me sentais transporté, je veux dire ravi à la terre et mollement bercé dans les airs !...

\*.\*

Quand ces sortes d'extases se prolongeaient — et je leur trouvais trop de charmes pour les abrégier — on était inquiet au Veillous ; on me faisait chercher, et quand ma mère me reprochait doucement mon absence, je m'excusais en lui disant que je m'étais endormi dans les bois. Car, à ma mère elle-même, je n'aurais pas osé dire ce qui, dans ma pensée, était entre Dieu et moi.

Un jour que j'étais dans la forêt, j'eus soif, et je gagnai une source que je connaissais bien, car elle était située dans l'un des endroits les plus pittoresques et les plus sauvages du bois. Elle avait sa légende comme le château. Les paysans en avaient peur, parce que l'eau sortait d'une fente du roc, au fond de laquelle on entendait des bruits... qui ressemblaient à des sanglots. Aussi, était-elle toujours solitaire, et c'était pour cela que je la visitais souvent.

Je me penchais pour boire dans la vasque de granit creusée par la chute de l'eau, quand je vis dans le bassin un autre visage d'enfant se refléter près du mien, au fond de l'eau.

Il me souriait.

\*.\*

J'avais dix ans alors. Cette enfant était de mon âge.

Il m'est impossible d'exprimer combien elle me parut belle, de dire la candeur de son front et la douceur de ses yeux !

\*\*

Nous devînmes inséparables. Elle se prêtait si complaisamment à toutes mes fantaisies, riait si joyeusement, si harmonieusement et si souvent, me suggérait tant d'espiègleries!... Et quand nous avions commis quelque grosse faute, son regard malicieux, qui devenait alors suppliant et doux, avait tant de charme, que ma mère et même mon père étaient désarmés, et n'avaient plus la force de nous gronder ; ils m'embrassaient en lui souriant, car c'était toujours *Elle* qu'ils accusaient de m'avoir entraîné à mal ; et comme ce mal n'était jamais bien grand, ils l'accusaient pour m'excuser, mais sans lui en vouloir. Et pendant bien longtemps, les étrangers firent comme ma mère et mon père ; car, je vous l'ai dit, son œil était si mutin et si franc, son sourire si naïf et si bon, et son front était si pur, qu'il était impossible de ne pas l'aimer!...

\*\*

Cependant je grandissais, et nous n'étions plus au temps où fournir un beau coup de lance était la seule affaire d'un gentilhomme. Je dus m'instruire, et elle s'associa à mes travaux ; elle y apporta même une assiduité, une sorte d'enthousiasme, qui, par émulation peut-être, me firent si laborieux que je faillis devenir un savant !

Quand, ignorant de la vie, mais sachant tout ce qu'enseignent les livres, nous arrivâmes aux portes du monde ; quand nous vîmes cette étonnante cohue, qu'on nomme la *société*, s'ouvrir devant nous et nous accueillir par un sourire, je me tournai vers elle et lui dis : qu'allons-nous faire ?

— Tout ce que tu voudras, me répondit-elle, car je t'appartiens, et tu as dû t'apercevoir que j'étais un peu... fée ! Demande-moi donc tout ce que du désires et je te le procurerai. Veux-tu la couronne de myrte du poète ou la couronne de laurier du soldat ? Veux-tu être législateur ou justicier ? Veux-tu posséder le jardin d'Horace et remplir tes ruches du miel que distillent les abeilles de l'Hymette ? Veux-tu mêler ta voix au concert des oiseaux, au murmure de la source, au cantique de toute la nature ou à l'hymne des séraphins pour louer le Très-Haut ? Veux-tu les grandes luttes d'Augustin, les triomphes de Cicéron ou la sagesse de Platon ? Choisis... Toutes les voies te



sont largement ouvertes, tous les sommets te sont accessibles, car ta vie doit être longue et ma puissance est grande !

Des traditions de famille me firent choisir l'armée.

\* \* \*

A vingt ans j'eus mon premier duel. La nécessité de me défendre, peut-être moins que l'orgueil et la colère que je lisais dans les yeux de la compagne de mon enfance, me fit tuer mon ami. Les terribles conventions du *point d'honneur*, dont je portais la livrée, puisque j'étais soldat, armèrent mon bras ; mais un tremblement nerveux me saisit après le meurtre, et *Elle*, perdant son inflexibilité, murmura à mon oreille :—Ah ! plutôt que le vainqueur, que n'es-tu la victime ! Et de ce jour néfaste, elle eut une ride au front.

\* \* \*

Cependant, elle me fit bientôt oublier ce terrible événement.

Nous traversions alors ces jardins délicieux et redoutables que la fortune ouvre aux pas des jeunes hommes : grandes avenues du monde où l'on foule d'abord une herbe souple, émaillée de marguerites, de violettes, de boutons d'or et de toutes les fleurs simples dont la nature pare sa robe virginale, car tout est pur ici : c'est la terre telle qu'elle est sortie des mains de Dieu, c'est l'emblème de l'enfance et de l'innocence, c'est la terre des premiers âges ; le ruisseau a des ondes limpides et transparentes comme du cristal, et il ne reflète que l'azur des cieux ; les plantes ont des parfums suaves, sont d'une élégance et d'une grâce qui attestent leur divine origine.

Plus loin, à mesure qu'on avance, les fleurs deviennent plus parfumées, leurs couleurs sont plus vives, mais leur arôme a quelque chose d'enivrant, et le velours de leurs pétales, comme la netteté de leurs nuances, semblent ordonnés pour des sens moins parfaits, des imaginations moins poétiques et des âmes moins pures ; les bassins de porphyre, les statues de marbre, l'ombre voluptueuse des bosquets faits par les hommes, succèdent à l'obscurité chaste des bois, se substituent aux monuments élevés par une autre puissance, ou remplacent les mosaïques charmantes des lits des ruisseaux. Et puis, après ces jardins d'Armide, après ces allées dans lesquelles l'art et le

génie de l'homme ont prodigué leurs fantaisies et leurs richesses, viennent un terrain brûlé, stérile et rocailleux, des pentes qui semblent creuser des abîmes sans fond ; ailleurs ce sont des hauteurs abruptes, dont l'aspect seul est décourageant !... Ça et là, des ruines surgissent du sol, dans cette zone désolée ; au chant des oiseaux, au chuchotement de la brise dans les feuillages verts, au murmure des fontaines dans leur vasque de marbre ou d'albâtre, succèdent des bruits étranges ; c'est comme un fourmillement de reptiles dans les buissons épineux et sans fleurs, comme un bruit d'écailles dans quelque accouplement horrible ; et, quand le pied se heurte sous la ronce à quelque fût de colonne brisée, l'on entend des sifflements sinistres et l'on voit fuir des serpents... De distance en distance, on trouve des ossements ; comme au désert, on voit des monticules de pierres, élevés pour indiquer leur route aux caravanes et aux pèlerins !

Mais n'anticipons pas.

\*.\*

J'avais vingt ans et j'étais issu de ces chevaliers vaillants et robustes qui, d'un seul coup de hache, écrasaient un cimier, fendaient un casque et ouvraient une tête jusqu'aux dents ; et j'apportai, dans mes désordres, l'impétuosité et la puissance qu'ils apportèrent jadis à l'accomplissement de leurs grands travaux. Pendant mon adolescence, j'avais traversé la première zone que je viens de décrire ; et à vingt ans, avide de parfums, altéré de jouissances coupables, je m'élançai dans les jardins aux bosquets odorants, aux plantes quelquefois vénéneuses, mais toujours cultivées avec art ; je trempai mes lèvres à tous les bassins, je bus à toutes les coupes. Je courus de l'une à l'autre, et j'arrivai ainsi sans avoir trouvé une âme, sans avoir fait battre un cœur, jusqu'aux terrains stériles dont j'ai raconté la désolation plus haut. Alors, je m'arrêtai, haletant et désabusé de tout. Je jetai dans ce moment un regard distrait sur la campagne de mon enfance, et je la trouvai bien pâle !...

\*.\*

Mais je ne m'arrêtai pas à cette première révélation de son épuisement : la passion rend égoïste et souvent cruel. D'autres

espoirs et de nouveaux désirs s'étaient emparés de mon cœur, et je m'élançai dans la carrière qui s'ouvrait devant moi. Si triste et si désolée qu'elle fût, je la parcourais encore avec enthousiasme. Mes pas étaient devenus plus lourds, ma respiration plus bruyante et plus rapide ; mais j'allais courageusement en avant, les yeux toujours fixés sur l'un de ces sommets où je me flattais de trouver enfin les joies dont je n'avais embrassé que les ombres, dans ma course précédente ; car tous les fruits que j'avais cueillis ne contenaient que des cendres ; toutes les mains que j'avais pressées étaient demeurées glacées.

Les fleurs que j'avais respirées dévoraient avidement tout l'oxygène de l'air, et les parfums qu'elles exhalaient en échange étaient saturés de carbone, c'est-à-dire empoisonnés. Mais, là-haut, j'espérais enfin trouver les joies ineffables que chacun rêve et cherche dans le plaisir !... Et j'allais !... La route était encore longue, et chaque pas que nous faisons la rendait plus difficile et plus périlleuse. Mais qu'importait à mon courage, ou plutôt, à mon ardeur ?... Mon amie, qui me suivait avec peine, tant je précipitais ma marche, me dit : Arrêtons-nous, je suis épuisée !... — Je lui jetai un regard de colère et de dédain, et je me hâtai davantage, sans pitié pour sa faiblesse et sa lassitude.

\* \* \*

Nous étions au pied de la montagne escarpée dont j'avais pris le sommet pour objectif, et je commençais à la gravir, quand, pour la seconde fois, elle me supplia, en disant :—Aie pitié de moi ! J'ai toujours été bonne et complaisante pour toi, mais je n'en puis plus !... — J'eus un mauvais sourire ; j'essuyai mon front ruisselant de sueur, et je continuai ma route. — Nous approchions du faite de la montagne, quand celle que mes remords m'empêchent de nommer "mon amie," s'arrêta. — Marche ! lui dis-je ; et comme elle élevait vers moi ses grands yeux suppliants mais ne bougeait pas : — Je le veux ! ajoutai-je avec colère, et je levai le bras en la menaçant ; et comme elle restait immobile... je la frappai brutalement !... Des femmes outrageusement décolletées, aux joues barbouillées de rouge et de blanc ; des femmes aux gestes audacieux et aux regards cyniques étaient près de là, avec de jeunes hommes aux yeux

liébétés par l'ivresse et la débauche ; ils formaient ensemble un groupe infâme à l'entrée d'une grotte qui avait l'air d'un antre ou d'un repaire. Ils applaudirent à ma lâcheté, et, oserai je l'avouer?... je recueillis avec orgueil ces honteux bravos.

*Elle*, cependant, tourna vers moi son pauvre doux visage, hélas ! bien altéré à cette heure ; deux grosses larmes coulèrent sur ses joues pâlies par les insomnies et flétries par la souffrance, et elle se remit en marche, sans parler.

\* \* \*

Un dernier effort nous porta sur le sommet que j'avais résolu d'atteindre. Mais tant de fatigues, tant de peines et tant de cruautés ne devaient me procurer qu'une amère déception. Ce fut là que mes dernières illusions me quittèrent et s'enfuirent à tire-d'ailes. Un grand plateau chauve, dénudé, sans un habitant, sans une fleur, sans un brin d'herbe, s'étendait devant nous ; des nuages opaques dérobaient à ma vue la vallée que nous venions de quitter ; un silence morne comme la mort planait sur notre solitude, et la pierre, calcinée par l'ardeur de ses rayons sans lumière, me brûlait les pieds.

Après avoir vainement cherché à sonder l'océan de vapeurs qui roulait, à l'occident, ses vagues grises au-dessus des jardins que je ne devais plus revoir ; après avoir jeté plusieurs appels sans réponse à l'abîme d'en bas, mes regards firent le tour de l'horizon, et voilà ce que je vis à l'orient :

A une grande distance, vers le pays de l'Aurore, s'élevait une autre montagne, mais couverte de verdure, celle-là. Son sommet était lumineux et étincelant comme un gigantesque glacier ; mais il ne pouvait être confondu avec l'un de ces diadèmes des grands monts, parce qu'il était encore dominé par un triangle, au milieu duquel je pus lire : *Jehovah*. Et c'étaient les rayonnements de ce nom auguste qui inondaient cette montagne de clartés resplendissantes. — De nombreux pèlerins, tous vêtus de tuniques d'une blancheur immaculée, semblaient monter sans fatigue les grands versants de cet autre Sinaï. — Je vis alors que je m'étais égaré !

\* \* \*

Je me tournai vers ma compagne, en lui montrant l'autre montagne, si différente de celle que nous foulions : Ah ! lui dis-je, tu m'as trompé !

— Ne m'accuse pas, me dit-elle, de sa voix toujours harmonieuse, mais alors si faible, que j'en fus épouvanté ; ne m'accuse pas : je n'ai fait que t'obéir...et j'en meurs ! ajouta-t-elle avec effort. Et elle s'affaissa sur elle-même, avec un soupir si douloureux, qu'il réveilla dans mon cœur tous nos chers souvenirs d'enfance...

Je tombai à genoux près d'elle ; je pris ses mains dans les miennes : elles étaient déjà froides ; j'essuyai la sueur de son front ; je cherchai à lire un espoir dans ses grands yeux, et je n'y vis que l'approche du trépas... Alors, je sentis les remords et les sanglots s'amonceler dans mon sein ; l'angoisse me saisit à la gorge et à la face ; et les larmes montèrent de mon cœur à mes yeux, comme une vague ! Pourtant je pus lui dire, en la prenant dans mes bras et en la pressant contre ma poitrine, avec l'ardeur particulière à la dernière étreinte : Tu vas me quitter, amie, mais avant de partir, révèle-moi ton nom !

J'étais ta *Jeunesse*, répondit-elle avec un dernier sourire triste et navrant, comme tous les adieux suprêmes, et elle expira.....

Arcadia, 7 août 1877.

Cte A. DE VERVINS.

---

## A PROPOS D'UN MANUEL DE GÉOGRAPHIE

OU

### MANIÈRE D'ENSEIGNER ET D'APPRENDRE LA GÉOGRAPHIE DANS LES COLLÈGES ET LES ÉCOLES

---

On trouvera plus loin, sur la couverture de ce cahier, l'annonce du *Nouvel Abrégé de Géographie moderne à l'usage de la jeunesse, par l'abbé Holmes, etc.*

Cette annonce, qu'on a déjà pu voir ailleurs, nous la reproduisons avec plaisir. Dût-on la regarder comme une réclame, que nous serions encore heureux de l'avoir accueillie, attendu que la réclame n'est pas toujours déplacée, et que le nom de deux auteurs comme l'abbé Holmes et l'abbé Gauthier, suffit amplement, seul, pour assurer à un ouvrage la faveur du public.

Sans vouloir prendre en aucune manière la responsabilité d'une comparaison, que nous n'avons pas eu l'occasion de faire nous-même, entre le *Nouvel Abrégé de Géographie* et "les autres livres classiques sortis récemment de l'établissement de MM. J. B. Rolland et fils," nous sommes bien prêt à croire que cet ouvrage réunit en effet toutes les qualités qu'on lui attribue et qu'il est réellement, en son genre, le meilleur qu'on puisse trouver dans le pays.

Mais, puisque l'occasion nous en est offerte, nous nous permettrons de dire un mot des manuels de géographie en général. Que doit être un manuel de géographie? Ceux que nous avons sont-ils ce qu'ils devraient être? La question, après tout, mérite considération, puisque du manuel dépend, en général, le progrès de l'élève. Si notre réponse est juste, elle ne pourra qu'être utile, et si nous avons tort, il ne manquera pas, nous en sommes sûr, de personnes charitables pour nous le prouver ou du moins pour nous le dire.

Parlons franchement.

Il y a dans tous nos manuels de géographie et, partant, dans

la manière dont on enseigne cette science dans les collèges et les écoles, un défaut capital, et ce défaut suffit, selon nous, pour expliquer l'absence de connaissances qui distingue, relativement à cette importante matière, les élèves de toutes nos institutions. Car, il faut bien l'avouer, on n'apprend point la géographie, même au collège, malgré cinq années d'un travail dur et fastidieux. Bien plus, on a cette science en horreur. Il ne reste à chaque élève, après ces longues heures d'étude, qu'un amas confus de connaissances vagues, tronquées, obscures, qu'un je ne sais quoi pire que l'ignorance même.

On dira que l'absence de cartes y a été pour quelque chose ; car, enseigner la géographie sans cartes, cela s'est vu, ou, du moins, il est de fait qu'on les ménageait assez pour ne les dérouler qu'à l'approche des examens.

On ajoutera que le *par cœur* y a bien eu aussi sa large part. Apprendre un manuel de géographie par cœur, mot à mot, hélas ! on y a contraint les malheureux élèves, non-seulement les enfants, mais les jeunes gens déjà parvenus sur les hauteurs poétiques de la littérature et de la rhétorique. Jusqu'à la philosophie, jusqu'à la théologie, dont on s'opiniâtrait à faire réciter de mémoire les immortelles trois pages, comme si on n'eût eu d'autre but que de former des perroquets de la sagesse et de la science sacrée !

Ce ne sont pas là pourtant les défauts que nous voulons signaler ; ces défauts ont disparu, pensons-nous, ou, du moins, ils tendent à disparaître, et le bon sens suffira pour leur donner, dans un avenir prochain, le coup de grâce.

Mais en admettant qu'ils n'existent plus, s' imagine-t-on que nos jeunes élèves en verront beaucoup plus clair dans le vaste domaine de la géographie ? Non. Pourquoi ? Parce que nos manuels de géographie et, par suite, la méthode d'enseigner cette importante matière, sont entachés d'un vice radical.

Oh ! si tous les professeurs de géographie pouvaient se passer de manuels et se faire eux-mêmes livres vivants, enseigner la géographie comme ils font un problème, conduire leurs élèves méthodiquement sur la carte, leur montrer l'Europe, par exemple, d'une manière complète, intéresser leurs jeunes auditeurs par des renseignements variés, des détails piquants ; s'ils pouvaient faire cela, au lieu de gourmander sans cesse le pauvre enfant qui a pâli en vain sur les fatales trois pages et de lui répéter : montrez ! montrez tel lac, telle rivière — que le maître

lui-même serait bien en peine quelquefois de trouver du premier coup — tout irait bien ; mais on ne peut l'espérer de sitôt.

Il faut donc recourir au manuel et lui demander une marche, une méthode claire, facile, courte, qui supplée au défaut du professeur et qui conduise l'élève en quelque sorte par la main.

Or, voilà précisément ce que nos manuels de géographie ne donnent pas. Bien loin de se distinguer, parmi tous les ouvrages élémentaires, par la clarté, la brièveté, la concision, comme cela devrait être, vu la nature de la matière dont ils traitent, ils sont obscurs, diffus, pleins de répétitions, et d'une étendue capable de décourager les meilleures volontés.

Imaginez une géographie de 300 ou 400 pages, texte serré, entre les mains des élèves des écoles modèles ou des académies, et qui nous suit pendant cinq ans au collège !

D'où vient une pareille anomalie ? De la méthode adoptée. On n'a pas la vraie méthode qui convient à un manuel de géographie, ou plutôt on n'en a pas du tout, si ce n'est quelque chose de purement matériel.

Pour le prouver, voyons comment on nous présente l'Europe, par exemple.

On en donne les bornes. — Bien.

On en fait connaître les divisions. — Bien encore.

Puis, viennent les mers extérieures, intérieures, les golfes, les détroits, les lacs, les îles, les presqu'îles, les montagnes, les volcans, les fleuves et les rivières, le climat, le sol et les productions, les langues, la population et la religion.

Ah ! c'est déjà beaucoup — 10 à 12 pages — et si tout cela était bien donné, moyennant dix pages de plus, si l'on veut, le jeune homme en saurait beaucoup et bien assez, avec un manuel de cent pages. Mais non. Dans cet aperçu général, on n'a fait qu'effleurer les choses : on a nommé des lacs, mais pas tous ; on a indiqué des fleuves, mais seulement quelques-uns ; on a énuméré les productions, mais vaguement et sans ordre.

Aussi, voilà qu'on se remet à l'œuvre.

On va faire passer maintenant, l'un après l'autre, sous les yeux de l'enfant, tous les pays de l'Europe, non pas pour ajouter certains détails qui sont propres à celui-ci ou à celui-là, mais pour tout recommencer en petit, avec la même kyrielle de mers, de golfes, de détroits, de lacs, d'îles, de presqu'îles, de montagnes, de fleuves et de rivières, de climat, de sol, de productions, etc., etc., tout comme si on n'en avait rien dit déjà ou n'en avait pu rien dire du tout.



Or, remarquons qu'un grand nombre de ces choses ont déjà été données, quelquefois avec amples détails ; que beaucoup de fleuves et de rivières arrosent plusieurs pays ; que les productions des pays qui se trouvent sous la même zone sont à peu près les mêmes ; que les chaînes de montagnes s'étendent du nord au sud, de l'est à l'ouest, dans toutes les directions, sur plusieurs contrées. Il arrive ainsi qu'à chacune de ces contrées, les mêmes fleuves, les mêmes montagnes, les mêmes productions reviennent. De là des répétitions sans fin, une confusion, un galimathias épouvantable. A chaque pays, c'est encore comme un bout du même fleuve, une partie des mêmes montagnes, un coin du même lac. On voit tout ce qu'une pareille méthode a de long, d'obscur, de fastidieux, nous devrions dire de repoussant.

Ouvrons nos meilleures géographies et prenons un sujet au hasard, disons, par exemple, les productions, et mettons les uns à côté des autres tous les articles qui lui sont consacrés ; nous serons frappés de leur nombre et de leur monotone ressemblance.

*Europe* : — Blé et les autres céréales, le vin et tous les fruits des climats tempérés, les légumes, la soie, le lin, le coton, etc.

*Iles Britanniques* : — Blé, orge, avoine, seigle, houblon, chanvre, lin, etc.

*Ecosse* : — Blé, orge, avoine, lin, chanvre, légumes.

*Irlande* : — Céréales, chanvre, lin, légumes, surtout les patates.

*Danemark* : — Céréales, légumes, lin, chanvre.

*Suède et Norvège* : — Seigle, orge, avoine, légumes, blé, lin, chanvre, houblon, patates.

*Russie* : — Orge, seigle, avoine, légumes, etc.

*Pays-Bas* : — Blé et autres céréales, lin, chanvre, garance, tabac, genièvre, légumes, etc.

*Belgique* : — Blé et autres céréales, lin, chanvre, tabac.

Nous pourrions poursuivre ainsi jusqu'à l'Italie, et c'est à peine si nous trouverions çà et là, au milieu d'une continuelle répétition, deux ou trois expressions nouvelles.

Encore, si ces nombreux articles venaient ainsi à la suite les uns des autres, sans intervalle, passe. Il serait facile aux enfants de les comparer et de voir les différences qui existent, en fait de productions, d'un pays à l'autre. Mais non ; c'est à dix, quinze, vingt pages de distance que ces répétitions se produisent ; et au lieu d'exprimer les choses brièvement, comme nous

venons de faire, on les noie dans des phrases longues et nombreuses, à tel point que chaque article intitulé *productions* contient, pour dire à peu près la même chose que tous les autres, douze à quinze lignes, en moyenne.

Si, maintenant, nous prenions les fleuves, nous verrions que le Rhin ne revient pas moins de vingt fois, souvent avec la même profusion de détails.

Ainsi, à propos de l'Europe en général, on mentionne le Rhin : "Le Rhin a sa source au mont St-Gothard, &c." A propos des Pays-Bas, encore le Rhin, et l'on recommence : "Le Rhin prend sa source au mont St-Gothard, &c."

Vient la Suisse, encore le Rhin, avec l'énumération d'un certain nombre de ses affluents, déjà nommés.

Arrivent l'Allemagne, la Prusse, &c., encore l'éternel Rhin, avec quelques autres de ses affluents, déjà nommés aussi.

Enfin, c'est à n'en plus finir.

Telle géographie — qui n'a eu et n'aura probablement qu'une seule édition — en parlant de l'Europe en général, nous dit, page 189, qu'en Suisse "se trouvent le lac de *Constance*, "formé par le Rhin, les lacs de *Zurich* et de *Neuschâtel*, tributaires du Rhin, le lac de *Genève*, formé par le Rhône."

Plus loin, quand arrive la Suisse, page 233, l'auteur recommence comme de plus belle, en disant : "La Suisse possède un grand nombre de lacs ; les plus remarquables sont, "au nord, les lacs de *Constance* et de *Zurich* ; à l'ouest, ceux de " *Neuschâtel* et de *Genève*, et le lac de *Lucerne* dans la partie "centrale."

Ainsi, voilà un nouvel article de cinq lignes, que l'auteur nous offre, pour le naïf plaisir de répéter ce qu'il nous a déjà dit plus en détail, moins la mention du lac de *Lucerne*. Mais, de grâce, que n'a-t-il ajouté tout de suite ce lac aux quatre autres, afin de s'épargner la peine de répéter ceux-ci quelques pages plus loin ?

Et pourquoi toutes ces répétitions ? Pourquoi ce retour des mêmes titres, des mêmes articles, des mêmes détails ? Est-ce la faute de l'auteur ? Non, c'est la faute de la méthode.

Tant qu'on suivra cet ordre matériel, on sera forcément obligé de redire les mêmes choses et de gonfler les manuels, d'en faire des volumes de trois cents à quatre cents pages, c'est-à-dire des ouvrages impossibles à apprendre pour la généralité des étudiants.

Sortons donc de cette ornière.

Elevons-nous donc plus haut.

Adoptons donc une méthode rationnelle ; au point de vue de la mémoire des élèves et du temps qu'ils doivent donner à l'étude de la science géographique. Vous voulez, supposons, nous présenter l'Europe. Eh bien ! indiquez-nous chacun des pays qui la composent, en les délimitant bien. Il s'agit, par exemple, de nous en faire connaître les fleuves. Eh bien ! nommez-les ; montrez-les ; suivez-en avec soin le cours ; s'ils traversent plusieurs pays, dites-le-nous ; s'ils se limitent à une seule contrée, dites-le-nous aussi. Nous aurons ainsi, dans un court et unique tableau, tous les fleuves de l'Europe, et n'y revenez plus.

Faites de même pour les montagnes, pour les productions. Enumérez les productions qui sont communes à tous les pays de ce continent ou du moins à ceux qui reposent sous telle ou telle latitude. Puis, faites vos distinctions, quand il y a lieu, pour les productions spéciales à tel ou tel pays, et vous aurez la consolation de n'avoir écrit qu'une seule fois, pour toute l'Europe, le mot *productions*, et de n'avoir dit qu'une fois, au lieu de mille, les éternels mots *blé, avoine, lin, chanvre*, etc. Dans une demi-page, vous nous aurez plus appris de cette manière, sur tous ces sujets, qu'autrement en douze ou quinze. L'élève vous comprendra mieux ; il distinguera d'un seul coup d'œil les productions qui sont communes à tels pays, celles qui sont spéciales à tel autre ; il retiendra mieux ce petit tableau ; il le retrouvera, et y recourra plus aisément, quand sa mémoire lui fera défaut, et il ne se verra jamais en face de cette malheureuse alternative, ou de comparer les uns aux autres, ces nombreux articles, disséminés partout, sur les productions d'un continent, ou de rester empêtré dans cet amas de répétitions où il ne distingue plus rien.

Enfin, pour résumer en deux mots notre pensée, quand vous voudrez nommer les fleuves de l'Europe, nommez-les tous, qu'ils soient ici ou là, en plusieurs pays ou seulement en Italie ou en Espagne : un fleuve d'Espagne est un fleuve de l'Europe. Seulement, vous nous direz de suite qu'au lieu d'arroser le sol froid de la Russie, il coule poétiquement à travers le jardin de la Toscane, sous le beau ciel de l'Italie, et *basta*.

Nous osons vous assurer que votre livre n'en sera que plus court, plus clair, plus intéressant, et, partant, infiniment plus utile.

Ce petit manuel, déjà si méthodique, vous aurez soin de l'illustrer, et beaucoup ; mais que chaque gravure soit bien faite, et qu'elle représente, non pas les objets que tous les enfants connaissent, parce qu'ils les ont sous les yeux tous les jours, comme l'avoine, le maïs, &c., mais des objets qu'ils n'ont pas l'occasion de voir, qu'ils ne connaissent pas, ou qu'ils connaissent peu.

Il n'y aura pas jusqu'aux notions préliminaires qui n'aient leurs illustrations ; car, s'il faut parler aux yeux, c'est bien quand on donne une suite de définitions plus ou moins obscures. Par exemple, si on veut définir une île, que n'en met-on là, dans le texte même, l'image, afin d'épargner à l'enfant le soin et le temps de les retrouver sur une carte séparée, qu'il n'a pas, peut-être, ou qu'il ne prendra pas la peine de consulter ? Par ce moyen, on le forcerait, en quelque sorte, à s'instruire et à aimer ce qu'il doit étudier et apprendre.

Voilà notre humble opinion, qui est celle d'hommes intelligents et expérimentés.

Elle n'aura pas, nous le croyons bien, l'honneur de plaire à tout le monde ; mais nous serions très heureux de connaître les difficultés théoriques ou pratiques qu'on pourrait y opposer.

L'abbé T. A. CHANDONNET.

---

# UNIVERSITE LAVAL

---

## OUVERTURE SOLENNELLE DES COURS

LE 8 OCTOBRE 1877.

---

L'ouverture des cours de l'Université Laval a eu lieu, le 8 octobre dernier, avec une solennité extraordinaire, grâce à la présence de NN. SS. les évêques de la Province, ayant à leur tête Son Excellence Mgr Conroy, Délégué Apostolique.

Il n'entre pas dans le cadre de notre *Revue* de donner un compte-rendu de cette cérémonie, la plus imposante, nous dit-on, qui ait encore eu lieu au Canada ; mais nous mettons volontiers de côté toute autre matière, pour donner place aux trois discours qui ont été prononcés en cette circonstance.

Nous les reproduisons dans l'ordre où ils ont été donnés ; mais nos lecteurs ne manqueront pas de reconnaître, dans l'admirable discours de Son Excellence le Délégué Apostolique, un caractère et une signification qui lui assurent une place à part dans l'histoire de l'Université Laval et du pays.

---

DISCOURS DE M. LE RECTEUR, L'ABBÉ T.-E. HAMEL, V. G.

---

EXCELLENCE, MESSEIGNEURS,  
MESDAMES ET MESSIEURS,

Il est un devoir qui s'impose à toutes les institutions naissantes : c'est de contempler leurs devancières pour interroger le passé, et découvrir quelle a été la cause de leur grandeur ou de leur déchéance. Comment ont-elles réussi à créer autour d'elles la confiance des populations ? ou pourquoi a-t-on vu diminuer leur prestige, et une ruine complète suivre quelquefois leur décadence ? — Questions vitales, dont la solution jette la

lumière sur la route à parcourir. Mais aussi, quand une fois cette étude est accomplie, la carrière s'ouvre d'elle-même à l'émulation ; les écueils à éviter sont signalés à la prudence de chacun ; tout semble désormais appelé à concourir au succès.

L'Université Laval n'a pas manqué de s'imposer cette tâche, commandée par la prudence elle-même. A l'aurore de son existence, elle a dû étudier l'histoire des universités catholiques. N'était-ce pas son honneur de se modeler sur celles qui avaient bien mérité de l'Eglise ? N'était-ce pas encore son désir sincère, comme son intérêt, de profiter même de leurs désastres, pour ne pas voir ceux-ci fondre un jour sur elle ? Nous nous rappelons avec quelle persévérance, avec quel zèle, avec quelle sagacité, notre premier recteur, l'illustre Louis-Jacques Casault, étudia le passé et le présent des plus fameuses universités : les secrets de leurs développements progressifs, il entreprit de les pénétrer ; les précautions que la prudence conseillait de prendre pour les maintenir dans les sentiers du devoir, il sut les apprécier ; la responsabilité immense qui pesait sur elles vis-à-vis les générations à instruire, il en sentit toute la grandeur.

N'oublions pas que ce déploiement d'universités catholiques qui se fait de nos jours en France, et où l'on essaie de se mettre au niveau des besoins de l'époque actuelle, n'existait pas encore, et que l'Université Laval avait à inaugurer, sans modèle, la combinaison des résultats acquis par l'expérience des anciennes universités, avec les impérieuses exigences d'une position exceptionnelle.

Demandons-nous donc, avec M. Casault et ses collègues, quel est le mot qui pourrait résumer l'histoire de tous les efforts de ces 122 universités catholiques, qui ont illustré autant de villes, depuis l'université d'Oxford, fondée en 895, jusqu'à celles qui grandirent vers le milieu du 18<sup>e</sup> siècle, sous le protectorat des Papes ? Quel est le mot qui redirait la chute de celles qui ont failli et flétrirait leur existence ?

Eh bien ! Messieurs, ce qui fait la vie et la gloire des universités catholiques, ce qui leur assure l'appui des gouvernements éclairés et surtout la sollicitude empressée des souverains Pontifes, c'est qu'elles ont pour but *la recherche et l'enseignement de la vérité* : la vérité, non pas restreinte et comme enfermée dans un cercle étroit d'idées ou de faits peu nombreux, mais la vérité en quelque sorte universelle, embrassant les lettres et les sciences, les arts, la loi et la médecine, et enfin la science des sciences, la théologie.

Pour accomplir une tâche aussi vaste, sans succomber sous le faix, quelle est la marche naturelle que les universités ont été obligées de suivre ?

Le premier devoir que leur a tracé la sagesse, a été de conserver, comme un héritage précieux, le trésor des connaissances déjà conquises par le travail des siècles précédents. C'est même le sens que les Grecs semblent avoir attaché au mot vérité en le désignant par le terme *alètheia*, c'est-à-dire sauvetage général de l'oubli. Qui pourrait, en effet, étaler la longue série des notions certaines acquises à l'esprit humain par les efforts de tant de magnifiques génies, ou par l'application de tant de modestes talents, et surtout par la munificence de Celui qui s'est proclamé lui-même la Vérité, et qui nous a donné de pénétrer, d'un regard si sûr, la merveilleuse sphère du surnaturel ! Vraiment, les universités n'eussent-elles que ce simple rôle, d'être les aides de l'Eglise dans la garde faite autour des connaissances acquises, pour n'en laisser périr aucune, certes ce serait déjà un rôle plein de mérite. C'est donc avec raison que l'on établit des chaires pour perpétuer les langues anciennes, pour exposer les principes d'un droit qui fait comme la base de tous nos codes modernes, pour faire revivre l'histoire de tous les siècles passés. Elle est donc vraiment digne d'admiration la passion de ces hommes qui vont demander à toutes les plages les trésors de toutes les connaissances, pour les entasser ensuite dans les bibliothèques, dans les musées, dans les réservoirs précieux où chacun est appelé à aller puiser !

Le passé, avec toutes ses richesses, s'ouvre donc aux patientes investigations des universités. Cependant, n'allons pas croire qu'elles resteront étrangères au mouvement de la pensée qui s'opère autour d'elles. Salomon, il est vrai, a écrit cette parole : "Les fleuves retournent au même lieu d'où ils étaient sortis, pour couler encore ; et l'esprit tournoie de toutes parts et il revient sur lui-même par de longs circuits. Rien de nouveau sous le soleil." Mais le sage monarque n'a pas voulu par là, gardons-nous de le croire, paralyser l'activité humaine. Car lui-même n'a pas borné son intelligence à la constatation des seules vérités répandues de son temps : il a puissamment agrandi leur cadre, et lui, qui avait étudié depuis l'hyssope jusqu'au cèdre du Liban, jouissait d'une sagesse tellement éclairée, par son application personnelle et par les lumières nouvelles que Dieu lui communiquait, que l'on accourait de tous les coins de l'univers pour l'écouter et l'admirer.

Quoique la vérité soit immuable et éternelle en soi, il est certain cependant qu'elle peut recevoir un développement historique, en ce sens qu'avec le temps et les efforts de l'homme, il peut y avoir progrès dans l'intelligence de cette même vérité.

L'Eglise Catholique, invariable dans ses dogmes et scrupuleuse gardienne du dépôt de la révélation, laisse cependant libre carrière aux recherches de la science, non pas pour amener des changements dans ce qui est et doit demeurer immuable, mais pour faire connaître et briller davantage les splendeurs de la vérité confiée à sa vigilance. C'est ce qu'exprimait St Vincent de Lérins, lorsqu'il disait déjà au cinquième siècle, après avoir parlé de l'immutabilité du dogme catholique : " N'y aurait-il donc point de progrès dans l'Eglise du Christ ? Il y en aura, et même beaucoup ; car qui serait assez envieux du bien des hommes, assez maudit de Dieu pour empêcher ce progrès ? Mais qu'il soit progrès, et non changement. Il faut qu'avec les âges et les siècles il y ait accroissement d'intelligence, de sagesse et de science pour chaque homme, comme pour toute l'Eglise. Mais il faut que la religion des âmes imite la marche du corps humain, qui, tout en se développant et en grandissant avec les années, ne laisse pas d'être le même dans la maturité de l'âge que dans la fleur de la jeunesse."

C'est le mérite des universités catholiques d'aider à ce mouvement lumineux des vérités dans l'ordre naturel ; c'est aussi leur éternelle gloire d'avoir défendu, expliqué et par là rendu plus intelligible la vérité contenue dans le dépôt sacré de la révélation. Nous en avons une preuve récente dans la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. La bulle de Pie-IX qui promulgue cette vérité de notre foi, rappelle avec quel zèle les facultés de théologie les plus célèbres ont tenu à honneur de la défendre contre les attaques de l'erreur, avec quelle constance elles en ont conservé la tradition, avec quelle science elles ont su l'établir. C'est bien là le plus solennel encouragement que les universités catholiques puissent recevoir des souverains Pontifes. Bien que le célèbre décret du concile du Vatican ne le mentionne pas, il est aisé de retracer, par l'histoire, la part considérable que les universités catholiques ont prise dans la transmission traditionnelle du dogme de l'Infaillibilité Pontificale.

Mais lorsque des universités ont failli à leur mission, à quelle erreur fondamentale pourrait se réduire toutes leurs aberrations ?



tions? Pour répondre à cette importante question, il suffit de se rappeler cette proposition condamnée de nos jours par notre immortel Pontife Pie IX, infaillible dans son enseignement : *Philosophia tractanda est, nulla supernaturalis revelationis habita ratione*. En flétrissant cette proposition, le Syllabus atteignait toute philosophie, toute science quelconque, toute théorie sociale, toute idée même qui aurait le fol orgueil de se prendre pour la vérité, lorsque la révélation ou son interprète autorisé, le Pape infaillible, disent le contraire. Le grand danger, pour cette multitude d'esprits cultivés qui ont peuplé les universités, c'est donc d'idolâtrer leurs systèmes ou leurs théories au point même de vouloir penser autrement que Dieu, en laissant blâphématoirement à celui-ci le partage de l'erreur : comme si la vérité pouvait être en opposition avec la vérité ! Comme si la raison suprême devait abaisser ses faisceaux devant la sagesse de l'homme toujours si courte en tant d'endroits !

Les universités qui ont fait fausse route l'ont donc oublié : il est impossible d'arriver à une découverte quelconque qui contredise un seul des enseignements de la révélation. Croire l'avoir fait, c'est être aveuglé par son orgueil. Lorsque Pascal, dans un moment de dépit, écrivait cette parole : vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà, il s'exposait à se faire passer pour sceptique. La vérité ne peut changer avec les pays, quoi qu'il en dise : pour être sûre d'elle-même, elle doit pouvoir vivre sous tous les climats. Et sa garantie se trouvera dans sa conformité avec les enseignements infaillibles du Siège Apostolique, du centre de la Catholicité, de Rome.

Voilà, Messieurs, le programme des universités catholiques tel que l'ont compris les fondateurs de l'Université Laval. A-t-il eu, dans son sein, un commencement d'exécution? C'est bien notre espérance, mais il ne nous appartient pas de le décider. Seulement, ce qu'on nous permettra bien de dire avec le sentiment d'une profonde reconnaissance, c'est que les événements de cette année nous remplissent d'une douce confiance. Ne venons-nous pas de voir le Saint-Siège nous bénir avec effusion? N'avons-nous pas, aujourd'hui, notre Cardinal Protecteur, dont vous pourrez entendre bientôt l'éloge, prononcé par un des membres de la Faculté de Théologie? N'allons-nous pas compter sur un nouvel intérêt de la part de NN. SS. les Evêques, à qui nous sommes heureux, en ce moment, de présenter nos hommages comme à nos supérieurs éclairés et bien-

veillants? Enfin, l'illustre Représentant du souverain Pontife ne paraît-il pas, pour la seconde fois, au milieu de nous, avec un vrai désir d'encourager, par sa présence, nos efforts et notre bonne volonté?

Le temps semble donc arrivé où nous pouvons adresser à l'Université Laval cette parole de nos livres saints: *Tunc ambulabis fiducialementer in via tua, et pes tuus non impinget*; Vous marcherez maintenant avec confiance et vous ne vous heurterez plus contre aucun obstacle. Prov. III. 23.

---

## ELOGE DE SON EMINENCE LE CARDINAL FRANCHI

PRONONCÉ PAR

L'ABBE LOUIS-H. PAQUET

Les directeurs de l'Université Laval, tout en travaillant, dans la mesure de leurs forces, à l'œuvre qui leur a été confiée, n'ont pas oublié — Dieu merci — les devoirs que leur impose la reconnaissance à l'égard des bienfaiteurs. Ne pouvant leur élever des monuments dispendieux et superbes, ils ont voulu au moins orner de leurs portraits les grandes salles de l'Université, et ils ont recouru, pour cela, au pinceau des meilleurs artistes du Canada et de l'Europe.

Dans cette galerie, consacrée aux souvenirs du cœur, et destinée à perpétuer la mémoire de ceux qui ont eu la plus grande part dans la fondation et l'organisation définitive de l'Université, il convenait de donner la place d'honneur à l'auguste et immortel Pontife qui a doté notre institution de ses droits et de ses privilèges les plus précieux. Le magnifique portrait de Pie IX, l'un des plus beaux et des plus fidèles qui existe dans le monde entier, rappellera aux générations futures la sollicitude paternelle du plus grand des papes, pour la première université catholique de l'Amérique du Nord.

Le portrait de Sa Majesté la Reine Victoria, celui de Lord Elgin, celui de Son Eminence le Cardinal Barnabo, préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, rappellent à la fois la royale munificence de la Couronne d'Angleterre à l'égard du

Canada, la bienveillance et la grandeur d'esprit de l'un des gouverneurs les plus distingués de notre pays, la protection constante dont la Cour de Rome n'a cessé de nous entourer, au milieu des difficultés et des luttes qui accompagnent nécessairement toute œuvre destinée à un avenir durable.

Depuis quelques années, l'Université est entrée dans une phase nouvelle. Sortie des nombreuses épreuves qui l'attendaient à son début, elle a pris place parmi les institutions qui ont mérité de l'Eglise comme de la patrie. Le Saint-Siège Apostolique, en lui octroyant la faveur insigne de l'Institution canonique, par la bulle *Inter varias sollicitudines*, a voulu à la fois la récompenser de ses efforts, pendant les vingt-cinq premières et laborieuses années de son existence, et la constituer définitivement sur des bases inébranlables.

Pour obtenir cette fin, Notre Saint-Père le Pape Pie IX lui a accordé un Conseil de Haute Surveillance, composé des juges et des gardiens naturels de la foi et de la morale, Nos Seigneurs les Evêques de la province de Québec, et l'a placée à perpétuité sous la haute protection de Son Eminence le Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

C'est le bonheur de l'Université d'avoir pour premier Cardinal Protecteur l'un des prélats les plus illustres que renferme le Sacré Collège, Son Eminence le Cardinal Alexandre Franchi.

Cette nouvelle faveur, venant après tant d'autres, a rempli nos cœurs d'une joie bien légitime. Nous n'avons pas manqué d'exprimer, dans les termes les plus vifs, à Notre Saint-Père le Pape, à son Eminence le Cardinal Franchi lui-même, toute la reconnaissance que nous éprouvions pour cette série ininterrompue de bienfaits et d'encouragements, sans lesquels, nous le reconnaissons volontiers, nos meilleurs efforts eussent été vains et stériles. Mais il nous a semblé que nous avions encore un autre devoir à remplir, celui de nous procurer sans retard le portrait de notre premier Cardinal Protecteur ; et aujourd'hui, nous sommes heureux de faire admirer, pour la première fois, au public, cette noble et intelligente figure, fidèlement reproduite sur la toile par le pinceau de M. le chevalier Luigi Fontana, l'un des plus habiles artistes de Rome.

Vous aimerez sans doute, Messieurs, Mesdames et Messieurs, à connaître les lignes principales de la vie d'un prélat dont le nom sera, dorénavant, lié à l'œuvre de l'Université d'une manière plus étroite que jamais. Il n'entre pas dans le plan

qui nous a été tracé de vous faire un éloge complet de l'une des plus belles illustrations de ce conseil de sages, de cet aréopage savant et vénérable qui entoure la personne sacrée du chef de l'Église, et l'assiste dans l'administration de la chrétienté. Nous pouvons toutefois, grâce à des renseignements puisés à bonne source, vous donner au moins une esquisse rapide d'une carrière déjà pleine de gloire, et à laquelle l'avenir réserve sans doute un éclat plus brillant encore.

Le meilleur moyen de faire connaître un homme, c'est de montrer le chemin par lequel il est passé, de signaler les œuvres auxquelles sa vie a été employée.

C'est ce que nous allons faire maintenant, nous flattant que vous prendrez, comme nous, un intérêt réel à suivre les phases principales du long et difficile noviciat par lequel doit passer, celui que la Providence destine à jouer un rôle important, dans le gouvernement de l'Église.

Le Cardinal Franchi naquit à Rome d'une famille distinguée et riche, le 25 juin 1819. Au Séminaire Romain, où il entra très jeune, il fit preuve d'un rare talent et se fit remarquer de suite, autant par l'aisance de ses manières que par la vivacité extraordinaire de son esprit. Son cours scolastique fut une véritable marche triomphale à travers les difficultés de la science. Chaque tournoi littéraire ou scientifique était pour lui l'occasion d'une nouvelle victoire; chaque fin d'année le voyait chargé de lauriers et de couronnes. A vingt-deux ans il était docteur en philosophie, docteur en théologie, et il soutenait un acte public, qui lui valut les applaudissements de tout Rome.

Ce qu'on appelle un acte public, à Rome, n'est pas chose facile. Le jeune séminariste qui ose l'aborder doit s'être nourri des études les plus fortes, et avoir été formé par des maîtres savants et expérimentés. Il a besoin de posséder à fond les questions importantes de la théologie, la première, la plus étendue, la plus difficile de toutes les sciences, celle à laquelle les autres se rapportent, comme les différentes parties d'un édifice bien proportionné convergent vers le dôme superbe qui les résume et les domine.

Il lui faut encore une connaissance approfondie, bien raisonnée, de la philosophie intellectuelle, cette noble servante de la théologie; il lui faut être au courant de toutes les difficultés, des mille objections qu'un habile argumentateur peut tirer de l'Écriture sainte, des saints Pères, de l'histoire de

l'Eglise, des découvertes de la science ; et, outre cette somme de connaissances, assurément considérable pour une tête de vingt-deux ou vingt-trois ans, avoir assez d'assurance et de sang-froid pour envisager sans trembler un auditoire composé de cardinaux, d'évêques, de prélats de toutes robes, de maîtres dans la science sacrée, assez de facilité d'élocution, de présence d'esprit, de pratique de l'escrime scolastique, pour pouvoir, sur le champ et sans broncher, répondre d'une manière claire et précise à des objections présentées avec adresse, et distinguer de suite le vrai du faux, l'or véritable du clinquant sans valeur, dans des arguments subtils, étudiés, artificieux.

Les succès du nouveau docteur en théologie, dans ces luttes pacifiques, étaient d'un excellent augure pour l'avenir : ils révélaient le talent, la science, la souplesse du génie et de la parole, et faisait entrevoir les succès futurs de l'homme public.

Le cardinal Lambruschini, alors secrétaire d'Etat de Grégoire XVI, en avait été frappé. Il prit le jeune lévite sous sa protection et l'attacha à la secrétairerie des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, en même temps qu'on lui confiait la chaire de philosophie dans ce même Séminaire romain, théâtre de ses premières armes et de ses premiers triomphes. Ordonné prêtre peu de temps après, il passa d'abord comme *minutante* à la secrétairerie d'Etat, puis à la chaire de diplomatie sacrée dans l'Académie des jeunes ecclésiastiques nobles, ainsi que de l'histoire sacrée à l'Université romaine.

Comme on le voit, la carrière du futur cardinal se faisait rapidement. L'année 1853 le trouve déjà en Espagne, en qualité de chargé d'affaires du Saint-Siège, pour y remplacer le nonce apostolique, Mgr Brunelli, qui venait d'être élevé à l'honneur de la pourpre. Il garda cette nonciature deux années, ces deux fameuses années d'agitations pour l'Espagne, d'épreuves pour l'Eglise, restées célèbres dans l'histoire. Il déploya, pendant toute cette difficile mission, un talent et une finesse diplomatique hors ligne. Ce fut pendant cette mission près de la cour espagnole qu'il reçut, le premier de tous, la décoration que vous voyez briller sur sa poitrine, décoration qui fut fondée par la reine Isabelle, à l'occasion de la définition du dogme de l'Immaculée Conception.

De retour à Rome, en 1855, lorsque les événements survenus dans la péninsule forcèrent le Saint-Siège à rompre toute relation avec le gouvernement espagnol, il fut nommé prélat do-

mestique, référendaire de l'une et de l'autre Segnatura, et finalement archevêque de Thessalonique, dans le consistoire du 19 juin 1856, le Saint-Père lui-même ayant voulu le sacrer de ses mains.

Depuis le mois d'août de cette année 1856 jusqu'à 1868, nous le voyons successivement internonce en Toscane, compagnon de voyage du Saint-Père dans cette visite triomphale qu'il fit aux Légations, visite qui mit à nu l'hypocrisie et les mensonges intéressés du trop fameux comte de Cavour, et, à la suite de la conspiration qui renversa de son trône le grand duc de Toscane, chargé de la secrétairerie d'Etat des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, office qu'il garda jusqu'à ce qu'en 1868 il reprit son poste près la-cour royale d'Espagne, cette fois en qualité de nonce apostolique. Il revint de cette mission, marquée par d'importants travaux, pour assister au concile œcuménique du Vatican, auquel il prit une part considérable, comme membre et secrétaire de la commission spéciale nommée par Sa Sainteté pour la réception et l'examen des *postulata* des évêques.

En 1871, tout en gardant le titre de nonce apostolique d'Espagne, il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire près la Sublime Porte, pour régler la question arménienne. Dans cette nouvelle et délicate mission, il fut comblé d'honneur par le souverain et ses ministres, et il sut soutenir sa grande réputation d'homme aussi zélé que prudent et sage. Sa diplomatie et son esprit de conciliation avaient aplani et surmonté toute les difficultés. Malheureusement pour la cause des catholiques arméniens, le gouvernemeet turc, manquant à la foi jurée, ne crut pas devoir maintenir les déclarations et les engagements consignés dans les actes officiels de l'empire.

Mgr Franchi fut chargé de plusieurs autres missions spéciales et même secrètes, jusqu'à ce que, dans le consistoire du 22 décembre 1873, le Saint-Père daigna le créer cardinal de la Sainte Eglise Romaine, en lui assignant le titre de Sainte-Marie *in Transtevero*. Au mois de mars de l'année suivante, il fut nommé Préfet général de la Sacrée Congrégation de la Propagande, recevant par là même la charge la plus considérable dont le Saint-Père puisse disposer, puisque sur la Propagande pèse pour ainsi dire tout le poids du monde chrétien, et que des parties les plus lointaines de l'univers, quelles que soient les difficultés qui surgissent ou les questions qui s'élèvent, il faut recourir à la sagesse et aux lumières de cette congrégation.

Telle est, Messieurs, Mesdames et Messieurs, la carrière du Cardinal Franchi dans ses phases principales, carrière brillante, rapide, qui commande, depuis le commencement jusqu'à la fin, l'admiration la plus vive comme la mieux méritée.

Le Saint-Siège Apostolique, en lui confiant à plusieurs reprises ces missions délicates auprès des cours étrangères, semble l'avoir préparé tout exprès pour remplir avec honneur et profit pour l'Église le poste éminent qu'il occupe aujourd'hui, poste qui demande à la fois la science la plus consommée, et cette connaissance pratique des hommes et des choses, si précieuses à quiconque doit gouverner, laquelle ne s'acquiert que par le contact avec le monde de la politique et de la diplomatie.

Le Cardinal Franchi est aujourd'hui dans la force de l'âge. Il suffit de jeter un coup d'œil sur cette peinture, image fidèle de ses traits, pour voir qu'à la vigueur physique, il unit le plus heureux mélange de toutes les qualités intellectuelles et morales. Elles éclatent dans cette figure animée, dans cette bouche fine et souriante, dans cet œil plein de feu, dans ce front large et dégagé, dans toute cette heureuse et spirituelle physionomie, où se reflètent d'une manière si vive une âme noble et franche, un esprit supérieur, une noble intelligence du premier ordre.

Joignez à ces qualités une longue expérience des affaires les plus délicates, une connaissance approfondie du cœur humain, une aisance parfaite et une grâce irrésistible de manières, et vous avez dans le Cardinal Franchi l'une de ces individualités privilégiées par la nature, perfectionnées par l'étude, réhaussées et polies par le commerce du grand monde, embellies par le charme vainqueur de la vertu, qui fixent les regards et excitent au plus haut degré l'intérêt général.

Quant à nous, directeurs de cette Université, notre admiration pour un prélat que le Saint-Père honore d'une confiance si grande, ne peut trouver d'égale que la reconnaissance que nous lui gardons, pour la part insigne qu'il a été appelé à prendre dans la consolidation de notre œuvre. Depuis son avènement à la préfecture de la Propagande, les questions les plus graves se sont présentées devant la Congrégation qu'il préside avec tant de sagesse, questions qui intéressent vivement l'avenir de la religion et de la société dans notre pays. Ces questions si graves, hérissées de difficultés de tous genres et indépendantes de la volonté des hommes, ont été résolues de la manière la plus heureuse par le zèle éclairé de l'éminentissime prélat que le Saint-Siège

a bien voulu nous donner comme Cardinal Protecteur. La bulle d'érection canonique, impérissable monument de la bienveillance de Pie IX envers le Canada, est venue mettre le couronnement à une œuvre qui a été entreprise pour la gloire de Dieu et l'honneur de la patrie, et dont le succès définitif s'appuie, dès aujourd'hui, sur les garanties les plus hautes et les plus sûres.

Nous savons ce qu'après Dieu nous devons de reconnaissance à l'immortel Pontife qui préside aux destinées de l'Eglise. Nous savons aussi, et nous aimons à proclamer bien haut, la part immense que Son Eminence le Cardinal Franchi a prise dans l'établissement de l'Université sur les larges bases où elle repose maintenant. Nous savons encore et nous n'oublierons jamais, Excellence, les secours et les encouragements que nous a valus cette mission de paix, de sagesse et de justice que vous remplissez depuis plusieurs mois au milieu de nous, et qui rencontre de toutes parts tant de bonne volonté, d'applaudissements et d'admiration. Votre Excellence perçoit à notre reconnaissance, dans cette occasion, la plus solennelle qui se soit jamais présentée depuis la fondation de l'Université, d'unir votre nom à celui de l'illustre Prince de l'Eglise que nous devons dorénavant regarder comme l'ami et le protecteur de l'Université, et auquel nous oserons vous prier de porter vous-même plus tard l'expression de nos sentiments et de nos vœux.

---

## DISCOURS

DE

### SON EXCELLENCE MGR CONROY

Le 8 octobre 1670, le Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, soumettait à l'approbation du souverain Pontife le choix qui venait d'être fait de François de Laval, comme premier évêque de Québec. En ce même jour du 8 octobre 1877, le Cardinal Préfet de la même Sacrée Congrégation est proclamé Protecteur d'une université catholique à Québec, portant le nom vénéré de Laval. Mais quelle différence entre Québec attirant, il y a quelque deux cents ans, l'attention du Cardinal Préfet, et la cité actuelle, qui occupe aujourd'hui une si large place dans la pensée de l'homme distingué qui lui



succède en office ! A la vérité, l'aspect naturel du pays est le même, le temps n'a pas altéré sa beauté primitive ; alors comme aujourd'hui, les teintes de l'automne parsemaient d'or et de pourpre les immenses forêts qui couronnent ses montagnes ; alors comme aujourd'hui, son majestueux fleuve s'élargissait pour refléter l'azur d'un ciel pur et clair comme celui d'Italie ; alors comme aujourd'hui, son promontoire sourcilleux, qui n'était pas encore une forteresse historique, dressait sa tête comme pour former un contraste sévère avec les pentes douces et verdoyantes de l'île qui, à quelque distance, divise le courant rapide des eaux du Saint-Laurent. Mais, d'ailleurs, quelle merveilleuse transformation ! Là où autrefois une poignée de vaillants colons ne trouvait qu'un séjour dépourvu de sûreté, s'élève aujourd'hui une noble cité, capitale d'une vaste et fertile province, habitée par une population toujours croissante et heureuse. Là où la cruauté des Hurons et des Algonquins étreignait les commencements d'une civilisation qui s'efforçait de prendre racine dans un sol inhospitalier, où elle avait été transplantée de la France, s'élève aujourd'hui une université, une *Mater studiorum*, si magnifique dans sa complète organisation, que les sciences divines et humaines y trouvent un asile tout à fait digne de leur noblesse. Alors, de rares vaisseaux portaient, à de longs intervalles, les nouvelles du Canada à Rome, et ces nouvelles n'étaient généralement que le récit de souffrances, de privations de toutes sortes endurées avec une patience héroïque. Aujourd'hui que la science est venue donner à tant de moyens de communication toute la vitesse et la facilité possibles, ces moyens suffisent à peine à enregistrer le progrès continu d'un peuple fidèle à son Dieu, loyal à sa Souveraine et béni dans la belle et libre organisation de ses institutions.

De même que l'humble semence confiée à la terre, aux jours du printemps, est le germe d'une riche et abondante moisson, ainsi l'acte qui, il y a aujourd'hui deux cent-sept ans, donnait à Québec son premier évêque, renfermait tout le secret de cette splendeur actuelle de votre prospérité morale et matérielle. En effet, ce prélat apporta ici, dans sa main consacrée, la force qui seule peut créer la vraie civilisation, c'est-à-dire, la Foi de l'Eglise Catholique. Maintenant, je soutiens qu'une université catholique, où se rencontrent la foi et la science, où la culture de l'esprit et de l'intelligence se donnent rendez-vous et vivent en

parfaite harmonie, est à la fois le complément et la plus haute expression de la vraie civilisation. Et puisqu'un Cardinal Préfet de la Propagande avait déjà jeté les solides fondements de votre édifice social, il était juste aussi qu'un Cardinal Préfet de la Propagande se chargeât, aujourd'hui, de protéger une institution qui couronne si noblement l'ouvrage achevé. Et puisque c'est un Cardinal Préfet qui a donné le premier au Canada une place parmi les Eglises de la Chrétienté, de même aussi, il était juste qu'un Cardinal Préfet maintint l'Université de ce pays à la place d'honneur que les autorités suprêmes de l'Eglise et de l'Etat lui ont accordée, parmi les institutions autorisées à faire admettre leur savoir dans la république des Lettres. Et il est juste surtout que la cérémonie de ce soir, qui place, pour ainsi parler, l'Université en face de son Protecteur, se passe sous les yeux, non-seulement de l'illustre Archevêque qui occupe si dignement le siège occupé pour la première fois par De Laval, mais encore au milieu des vénérables Evêques de la Province, représentant les soixante sièges épiscopaux qui, durant le cours de deux siècles, ont été formés par le seul siège de Québec, donnant ainsi à cette Eglise, un jour solitaire, le bonheur de se voir l'heureuse mère de tant d'enfants. Le même acte de l'autorité pontificale, qui donna à l'Université son Protecteur distingué, lui donna aussi ces prélats comme gardiens de la foi et de la morale. Que l'Université se réjouisse donc, non-seulement de l'honneur qui vient de lui être conféré, mais encore dans la pensée des précieux avantages qui découlent naturellement d'un pareil bienfait.

Saint Bernard, voulant inspirer de la confiance à ses auditeurs, au milieu des dangers de leur pèlerinage d'ici-bas, les invite à considérer les sublimes attributs des esprits célestes, chargés d'être leurs protecteurs. "Pourquoi," dit-il, "craignons-nous? Nos protecteurs sont fidèles; ils sont prudents; ils sont puissants; *Fideles sunt, prudentes sunt, potentes sunt. Quid ergo trepidamus?*" On dirait que c'est le sort des universités catholiques, plus que de toute autre institution, d'avoir à subir beaucoup de tribulations. On peut dire d'elles plus que des autres, qu'il leur faut semer dans les larmes ce qu'elles doivent moissonner dans la joie. Voyez, en effet, les universités catholiques de la France, qui, après un demi-siècle de luttes, peuvent à peine aujourd'hui lever la tête sur la terre de saint Louis. Voyez l'université catholique de ma patrie! Après plus

de vingt-cinq ans d'efforts constants et de pénibles sacrifices, elle vient de voir, une fois encore, briser sur ses lèvres la coupe de ses espérances. Et cette Université Laval n'a-t-elle pas, elle aussi, fait l'expérience de l'épreuve ? Sa voie a-t-elle toujours été semée de fleurs ? Ne s'est-il pas rencontré des dangers sur sa route ? Mais la cérémonie de ce soir fait résonner à son cœur des paroles d'encouragement aussi douces et aussi tendres que les suaves accents de saint Bernard. Considérez, semble-t-elle dire, quel est ce pouvoir que Dieu a établi pour vous protéger. Voyez comme il est fidèle, prudent et fort. Pourquoi craindre alors, pourquoi vous effrayer ?

Et, vraiment, c'est un pouvoir fidèle. Parmi les titres donnés dans l'Écriture sainte à Notre Seigneur, il en est un dont le nom seul résonne comme une mélodie céleste au milieu de la trahison de ce monde. C'est le titre qui le représente comme étant le Témoin fidèle de la vérité. De même que Jésus a légué la vérité en héritage à son Église, ainsi, il l'a rendue dépositaire de son cœur fidèle. Et de même que Rome possède dans la chaire de saint Pierre le siège de la vérité, ainsi elle jouit, par cet Apôtre, des prérogatives de sa fidélité. Quelle est l'Église éplorée que Rome ait jamais refusé de secourir ? Je n'en vois aucune ; et la vôtre moins que toute autre. Depuis plus de deux cents ans, votre race a porté ici le poids du jour et de la chaleur. Vos épreuves ont été nombreuses et pénibles, et poignantes vos souffrances ; mais y en a-t-il, dites-moi, une seule où vous ayez trouvé Rome indifférente à vos angoisses, vous ou vos ancêtres ?

De plus, c'est un pouvoir prudent. Quelque favorable que soit la condition de l'homme, ses pensées sont timides et ses prévisions incertaines : *Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ providentiæ eorum* (Sap. 9. 14). Dans les temps présents, où les vérités sont diminuées parmi les enfants des hommes, c'est un devoir pour nous de marcher avec plus de circonspection que jamais, car vraiment les jours sont mauvais. Aujourd'hui les méchants sont plus forts qu'autrefois dans leur malice, et les faibles plus timides dans leur impuissance. Ils sont rares les caractères grands et élevés, et l'idéal de l'âme humaine s'est rabaisée en devenant fri-vole.

En mille occasions, hélas ! les choses les plus précieuses ici-bas, telles que la liberté de l'Église et les vérités de la foi, doivent être confiées à des vases d'argile, et alors quelle pru-

dence ne faut-il pas pour empêcher que le trésor ne soit perdu dans le conflit des passions humaines ! Le Saint-Esprit nous enseigne qu'il y a un temps pour parler et un temps pour garder le silence ; mais, dans la condition actuelle de la société, où les puissances de la terre sont déchaînées contre les droits de l'Eglise, qui osera déterminer à la légère le moment où il est urgent d'élever la voix pour sa défense, quand la prudence exige que l'on se taise ? Si nous parlons à contre-temps, n'exposons-nous pas, par notre imprudence, l'épouse du Christ aux insultes et sa douce figure aux soufflets de ceux qui la haïssent ? D'un autre côté, si nous gardons le silence, lorsque le devoir nous commande d'élever la voix, n'est-ce pas là commettre une lâcheté coupable et pactiser avec le mal, en sacrifiant à quelque nécessité imaginaire la liberté même sans laquelle l'Eglise ne peut plus vivre ? Quel n'est donc pas votre bonheur à vous, puisqu'au milieu des perplexités pleines d'angoisses qui vous assaillent de tous côtés, Dieu vous a assigné un protecteur et un guide sûr pour vous conduire ! Et puis, si vous n'avez qu'une connaissance incomplète et défectueuse des différentes phases de la lutte engagée entre la vérité et l'erreur, entre la justice et l'iniquité, et que vous hésitez sur le temps et la manière d'agir, n'oubliez pas que, des hauteurs où il est placé, votre protecteur embrasse à la fois de son regard tout le champ de bataille et vous aidera de ses conseils. Il vous indiquera l'endroit où vos lignes seraient sur le point de se rompre, et celui où vos ennemis concentreraient leurs forces. Il vous préviendra d'une attaque imminente ; il vous mettra en garde contre les ruses de guerre ; au besoin, il arrêtera l'impétuosité indiscreète de votre agression. Et dans ce pouvoir protecteur exercé par Rome sur vous, vous ne trouverez pas un simple appui dans la tribulation, mais un soutien dont la prudence est un bienfait spécial par l'opportunité même de ses secours.

Et ce pouvoir fidèle et prudent est aussi plein de force. On objecte contre l'Eglise Catholique que la vigueur de l'esprit scientifique se paralyse à son contact. Tout rapport, nous dit-on, entre elle et les sciences physiques conduit à l'asservissement de celles-ci dans un honteux et misérable esclavage. Le cercle de fer des dogmes catholiques est trop inflexible et trop étroit, pour permettre à la libre investigation l'expérience nécessaire, l'évidence d'une preuve ; et la science est ainsi condamnée à languir et à mourir. Toutes ces accusations sont fausses. Il

serait en effet superflu, dans l'enceinte d'une université catholique, en présence d'un tel auditoire, d'entasser tous les arguments tirés de l'histoire, pour prouver que l'Eglise Catholique n'a pas été jusqu'ici hostile à la science.

Je laisserai donc ce soin aux simples étudiants, et je me contenterai d'appeler de préférence votre attention sur un argument un peu plus profond, tiré de quelques-uns des caractères que prennent les développements de la science moderne. Les maîtres de cette science peuvent être divisés en deux écoles, également remarquables au point de vue de la capacité scientifique, mais singulièrement différentes dans l'art d'appliquer leurs connaissances. Par exemple, les Newton et les Secchi ne sont certainement pas moins fameux par leurs découvertes que les Comte et les Tyndal, et cependant, quelle immense différence dans l'esprit général de leur enseignement respectif ! Les uns et les autres se dévouent à l'étude des phénomènes du monde physique, et cherchent avec patience et habileté à établir le cours des lois de la nature, mais à cet endroit leurs sentiers prennent une direction différente.

Les premiers ne refusent pas d'admettre d'autres sources de connaissances en dehors de la science qui est l'objet propre de leurs recherches. Ils reconnaissent volontiers qu'en dehors et indépendamment de l'ordre physique, objet de leur investigation, il existe un second ordre de vérités métaphysiques, morales et théologiques, que l'on ne saurait ignorer. Les seconds, au contraire, préconisent de fait la science physique comme étant le seul critérium de vérité, l'unique source des connaissances humaines, et, partant uniquement de ces données, ils sont en train de se façonner une philosophie et une cosmogonie à leur fantaisie. Maintenant, je le demande, quelle est celle de ces méthodes qui donne une meilleure preuve d'un fort esprit scientifique ? N'y a-t-il pas, dans la manière dont la seconde méthode envisage le cercle des connaissances humaines quelque chose d'étroit, d'arrogant et de fanatique, tandis que dans la première tout est large, libéral et catholique ? De plus, c'est un fait évident que l'école scientifique qui suit la dernière de ces méthodes, partout s'est abîmée tôt ou tard dans le matérialisme. En Allemagne, en France, en Italie et en Angleterre, ses chefs sont devenus les prophètes et les apôtres des doctrines matérialistes. Si maintenant nous cherchons la cause de ce triste et scandaleux résultat, nous la trouverons dans le principe qui sert

de point de départ au mouvement scientifique infidèle, c'est-à-dire, dans le principe qui affirme qu'il n'y a qu'un seul ordre de connaissances, à savoir, l'ordre naturel. Il ne peut souffrir l'existence d'un ordre métaphysique de connaissances, ni le domaine de vérités qui lui est propre. Il refuse de tenir compte des phénomènes spirituels, dont la nature de l'homme a laissé l'empreinte dans les faits qui composent l'histoire de l'humanité. Il se rit des aspirations de l'âme vers Dieu, de sa foi inébranlable en une vie future. Et par-dessus tout il rejette le surnaturel ; bien plus, il s'arroge les honneurs de la divinité elle-même.

“ Dans les arides déserts de l'Olympe désolé,” disait Torenzio Mamiani, il y a quelques années, “ il ne règne plus d'autre Dieu que la science.” Les philosophes modernes soutiennent sérieusement que la science est la fin dernière de l'homme ; que les relations qu'elle dévoile forment seule sa loi morale ; que l'homme doit régler sa vie, non pas en vue de Dieu et d'un monde à venir, mais en vue d'un bonheur vague et éphémère, que la science est chargée de conquérir à l'humanité. À l'exemple d'Hérode, la fausse philosophie demande que l'homme prête l'oreille à ses enseignements comme à la voix de Dieu, et que la foi de l'homme, son espérance et son amour s'abaissent à jamais devant ses ordres ; mais à l'instant même où elle profère ce blasphème, comme Hérode, elle sent se développer dans son sein les tristes germes de sa propre dissolution. Ainsi, nier l'ordre spirituel, c'est nier Dieu ; et la science qui refuse de reconnaître Dieu dégénère fatalement en un sombre et abject matérialisme, qui abaisse la pensée à n'être qu'une fonction de la matière, et réduit l'homme au niveau de la brute. Serait-ce donc là, pour le savant, la preuve évidente de cette force que l'esprit scientifique puise, nous dit-on, dans son émancipation même de la religion ? N'est-ce pas plutôt une preuve que toute la sécurité et la force de la science se trouvent dans l'affirmation de deux ordres de vérités, la vérité humaine et la vérité divine ; et que la science humaine qui refuse de marcher de concert, comme c'est son devoir, avec sa sœur du ciel, se verra bientôt dépouillée même de cette beauté terrestre qui fait son orgueil, et descendra bien au-dessous du niveau de l'être raisonnable ? L'Église Catholique seule peut sauver la science d'un pareil malheur. De nos jours, tandis que les amphithéâtres de la science infidèle sont parsemés de débris de systèmes incohérents, elle seule expose une théorie scientifique complète en elle-même, solide et har-

momeuse. Dans le concile du Vatican, elle proclame l'existence de deux ordres de connaissance, l'un reposant sur la raison naturelle, l'autre sur la foi divine. Elle refuse de croire qu'il puisse y avoir contradiction entre l'un et l'autre, car elle sait que tous deux viennent de Dieu. Elle affirme de plus que chacun d'eux à sa sphère à part, son domaine particulier ; et, tout en encourageant la science à établir les faits, ce qui est sa propre fonction, elle lui défend de dépasser ses limites et d'envahir le domaine de la foi. Mais elle proclame hautement que chacune des sciences humaines peut procéder, dans sa sphère respective, d'après ses propres principes et suivre sa propre méthode ; et c'est ce qu'elle maintient être au nombre des légitimes libertés de la science. Elle ne lui défend aucune recherche, qu'elle qu'en soit la profondeur ; elle n'impose aucune limite à la série de ses expériences ; il n'y a point de faits qu'elle refuse d'admettre. Seriez-vous même déroutés par une contradiction apparente, entre ce que l'on est convenu d'appeler une découverte scientifique et les enseignements de la foi, l'Église vous fera voir que cette fausse apparence de contradiction est simplement due soit à un défaut d'intelligence des dogmes de la foi, soit à une interprétation hasardée de ces mêmes dogmes, en dehors de l'esprit de l'Église, soit enfin à ce fait qu'une simple hypothèse, reposant sur des preuves insuffisantes, a été témérairement acceptée comme la vérité. Tels sont les principes qui, bien loin d'amoinrir l'esprit scientifique, lui donnent la vie et l'énergie. Tels sont les principes sur lesquels repose une université catholique. En plaçant vos études sous la protection de Rome, vous leur ménagez donc une source constante de force.

Voilà comment, aimée, guidée et fortifiée par un pouvoir protecteur, à la fois fidèle, prudent et puissant, l'Université catholique Laval prendra un rapide essor. Sous l'heureuse influence de ce pouvoir, tout ce que la science a de profond, tout ce que la littérature a d'aimable, tout ce qui fait le domaine du beau et du vrai, deviendra sa propriété, et cela sans craindre les atteintes de l'erreur. Et la sublime culture des intelligences n'y sera surpassée que par l'éducation qu'elle prodiguera au cœur de ses enfants, à qui elle enseignera à chercher dans la crainte du Seigneur le commencement de la sagesse, et sa plénitude en Celui qui seul recèle, en lui-même, le trésor de toute science.

## REVUE EUROPÉENNE

---

Quoique le télégraphe ne nous ait pas encore fait connaître le chiffre précis de la majorité républicaine, dans les élections qui ont eu lieu avant-hier dans toute la France, nous en savons assez pour voir que la victoire est restée aux républicains, ou, pour nous exprimer plus correctement, aux adversaires de la politique du maréchal MacMahon et de son cabinet.

Cette victoire n'est cependant pas encore tellement complète, tellement écrasante, que le Président doive se trouver placé dans l'alternative que lui avait si cruellement imposée Gambetta : se démettre ou se soumettre. Il y a eu pour le parti vaincu de certaines compensations : les 363 ne reviennent pas tous, il s'en faut ; et parmi ceux qui ne reviendront point est le prince Napoléon Bonaparte, battu par un candidat bonapartiste, le fameux baron Haussman. L'ensemble des élections ne présente l'apparence d'un désastre ni pour l'un, ni pour l'autre parti. Tous les deux sont désappointés dans une certaine mesure ; ni l'un ni l'autre n'est complètement écrasé. La majorité est républicaine ; mais au fond, si elle eût été bonapartiste, qu'auraient dit et fait les légitimistes ? si elle eût été légitimiste, qu'auraient dit et fait les bonapartistes ?

Il y a tout lieu d'espérer qu'avec la Chambre qui va se réunir, un ministère, pris dans les centres, pourra se former, soit sous M. Dufaure, soit sous quelque autre conservateur modéré. Quoi qu'on en dise, le Président a bien eu le soin de ne pas se mettre lui-même hors la loi, et dans son manifeste, dans lequel l'*Univers* eût voulu quelque chose de plus, mais où il ne trouve rien à retrancher, pas même cette phrase, qu'il regarde cependant comme inutile, il dit : " Vous écouterez la parole d'un soldat qui ne sert aucun parti, aucune passion révolutionnaire ou rétrograde, et qui n'est guidé que par l'amour de la patrie." Il dit aussi plus haut : " On vous dit que je veux renverser la république. Vous ne le croirez pas. La constitution est confiée à ma garde. Je la ferai respecter."

Ce manifeste du Maréchal était comme une réponse au manifeste posthume de M. Thiers. Dans ces deux documents, il y a



du vrai, et ils ne sont pas aussi éloignés l'un de l'autre qu'on le croirait d'abord. C'est ce qui a frappé le journal catholique de Londres, le *Tablet*, qui n'admet point que l'on puisse s'inscrire en faux contre la dernière de ces pièces, parce que, dit-il, elle est trop dans le genre et dans les idées de M. Thiers, pour qu'il soit permis de nier sa paternité, et qui, de plus, trouve que le défunt homme d'Etat a très bien signalé les deux écueils contre lesquels la France peut se briser : la démagogie d'un côté et les efforts impuissants et téméraires des partis monarchiques, qui, ne s'entendant pas entre eux, ne peuvent que pousser à l'anarchie. Le Maréchal combat la démagogie, tout en tâchant de séparer sa propre cause de celle de chaque parti dynastique ; l'ancien président combattait surtout les partis dynastiques, avec la préoccupation de ne point paraître dominé par la démagogie.

L'irrépressible Victor Hugo ne pouvait pas laisser passer ces deux manifestes sans faire le sien. Il vient de le lancer sous la forme d'un nouveau livre, qui a pour titre : "*Histoire d'un crime — Déposition d'un témoin*," avec cette courte mais très significative préface : "Ce livre est plus qu'actuel, il est urgent, je le publie."

Or le coup d'Etat que M. Victor Hugo trouve urgent de prévenir n'a plus, par le résultat des élections, aucune espèce de raison d'être. Il n'y aurait eu que dans le cas où le Maréchal eût été assez fort pour le pouvoir faire avec succès, ou assez faible pour devoir le risquer à tout prix, qu'on aurait pu redouter un acte que la loyauté et la sagesse du Président ne devaient point, du reste, lui permettre. Le maréchal MacMahon doit tenir à honneur de conduire la France jusqu'à l'époque qu'elle a fixée pour se donner de nouvelles institutions. Par cela, il restera beaucoup plus grand dans l'histoire, que s'il se fût adjugé à lui-même une couronne, où s'il en eût posé une sur la tête de n'importe quel prétendant.

Ce sont précisément les extravagances de M. Victor Hugo et de la détestable école à la tête de laquelle il s'est placé, qui peuvent rendre un coup d'Etat possible, le légitimer même. Ce sont les sauvages projets, les audacieuses menaces des socialistes et des communards; qui justifient le mot de M. Thiers : "Je veux la république sans les républicains."

Un congrès socialiste qui s'est tenu à Gand et où se trouvait l'écume de la scélérate *internationale*, vient de donner la mesure de ce que l'on peut encore attendre de cette lave qui

bouillonne toujours au fond des *nouvelles couches sociales*. Il y avait là des députés de la France, de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie et de l'Angleterre.

Tandis que ses camarades en France faisaient une démonstration politique des funérailles de M. Thiers, un des délégués français à Gand rendait au défunt homme d'Etat, bien involontairement sans doute, un hommage beaucoup plus honorable.

“ Par bonheur, ” a dit le citoyen Robin, “ la mort a débarrassé la République d'un individu qu'on appelait M. Thiers, et nous autres, les vrais libéraux, nous sommes heureux de cette mort si attendue et désirée. ”

Puis, après avoir appelé Marat *le plus grand citoyen que la France ait produit*, il ajouta : “ Le peuple se souvient de 93 et de 48, et les ouvriers, fils de ces grandes journées, se lèveront et continueront l'œuvre interrompue de Marat et des journées de février ; ils nivelleront l'ancien monde, ils le détruiront pierre par pierre, et sur ses ruines ils élèveront l'édifice vigoureux de la république démocratique et sociale ! ”

Hélas ! on a vu souvent les ruines ; mais d'édifice vigoureux construit sur ces ruines, jamais !

Le député italien qui a parlé des sphères officielles de son pays, où ne domine cependant pas le cléricisme, comme ne présentant que *des vices et des attentats innommables*, n'a pas été moins violent ni moins sinistre que le sieur Robin.

Si l'italien a tapé fort sur Victor-Emmanuel, comme le député français avait tapé sur M. Thiers et, par conséquent, sur le citoyen Gambetta, qui s'était mis plus ou moins à la remorque de l'ancien président, M. Van Beveren, le président du congrès, n'a trouvé rien de mieux, pour remercier Léopold II de l'hospitalité qu'il accordait à tous ces aimables gens, que de l'appeler le roi Carton II, et de s'indigner de ce que la guillotine ne se dressait pas encore pour le punir de ses forfaits !

On me dira peut-être que Victor-Emmanuel, le citoyen Gambetta et le roi Léopold ne l'ont pas volé ; mais c'est raide tout de même. Bismarck, l'ennemi acharné du cléricisme et du catholicisme, a aussi reçu d'un des socialistes de son pays, le citoyen Liebnicht, un avertissement dont il peut faire son profit.

“ Le chancelier, a-t-il dit, a humilié la France et a fait Sédan. C'est vrai. Et après ? Sa convoitise a remplacé celle de la France sur la scène de l'Europe. Il ne rêve qu'annexions et

oppression de peuples. Mais qu'y a-t-il gagné ? L'ennemi qu'il écrasait s'est établi dans le sein de l'Allemagne même, et en 1871, l'année où les mensonges de la réaction flétrissaient et diffamaient la Commune socialiste, cette année même, l'Allemagne donna aux socialistes 160,000 voix.

“ Il est vrai, ajoute l'orateur, que Bismarck nous a persécutés ; mais heureusement, en même temps il persécute les ultramontains et ainsi il travaille pour nous. Les ultramontains nous disputaient avec avantage l'esprit du peuple ; le chancelier lui-même nous délivre de cet ennemi. Aussi on voit le résultat : en 1871 nous obtenions 140,000 voix ; en 1877, après quatre ans de lutte civilisatrice contre l'ultramontanisme, nous en recueillons 600,000.”

Peut-on mieux proclamer que le catholicisme peut seul résister au socialisme ? Oui, on peut le dire plus nettement encore, et c'est un socialiste belge qui s'en est chargé, le citoyen Brismée.

“ Pour détruire le capital, a-t-il dit, il est un moyen préliminaire infaillible, mais indispensable : il faut frapper le prêtre, le frapper pour jamais, car le prêtre est un être avec qui on ne raisonne pas, on le supprime.”

Ne dirait-on pas des démons que l'on exorcise et que l'on force de rendre témoignage à la vérité ? Voici maintenant le bouquet de ce feu d'artifice infernal. C'est aux sociétés bibliques, c'est aux convertisseurs acharnés de ces ignorants papistes à en faire leur part. Le citoyen Ruelig, un des délégués de la Suisse, s'est chargé de leur faire voir où conduit la Bible sans la tradition et l'autorité ; son commentaire sur les conséquences du sens privé et de la liberté de conscience illimitée, est des plus pratiques et aussi des plus terribles.

“ Le doryphora noir (ce monsieur est probablement entomologiste) ne veut pas que la Bible soit connue du peuple. Pourquoi ? Parce que la Bible, qui est un livre socialiste, condamne les richesses des papistes. Mais nous qui possédons la Bible, qui la connaissons, qui la lisons sans y croire, nous sommes mieux instruits. Nous ne voulons que mettre en pratique le socialisme, ou plutôt le *communisme* : l'Etat, maître de tout, distribuant les fruits de la terre suivant les mérites et la quantité de travail manuel exécuté par chaque citoyen. Qui ne travaille pas ne mangera pas, et nous aurons le plaisir d'assister à l'agonie des prêtres, des bourgeois, des capitalistes, qui,

couchés dans les ruisseaux des rues, mourront de faim lentement, terriblement, sous nos yeux. Ce sera notre vengeance et pour celle-ci, jointe à une bouteille de Bordeaux, nous vendrons volontiers notre place au ciel. Que dis-je ? Le ciel ? Nous n'en voulons pas ; ce que nous demandons, c'est l'enfer, l'enfer avec toutes les voluptés qui le précèdent, et nous laissons le ciel au Dieu des papistes et à ses infâmes bienheureux !”

Pour ce qui est de ce dernier vœu, nul doute que M. Ruelig ne soit servi à souhait, un jour ou l'autre ; mais en attendant, s'il arrive en ce monde aux voluptés qui doivent précéder l'enfer dans l'autre, il est certain que lui et ses pareils rendront la vie dure à ces excellents capitalistes suisses, anglais et anglo-américains qui souscrivent si bénévolement et si généreusement pour la distribution de la Bible, et pour tout ce qui peut conduire à la destruction du papisme. C'est ce qu'a bien fait voir M. Parry, le délégué anglais, qui a proposé à l'admiration du monde les exploits des grévistes américains. En un mot, tous ces braves gens ont compris dans un même anathème les rois, les capitalistes et les prêtres !

Un autre fait qui montre où l'on marche, ou plutôt vers quel abîme on se précipite, c'est la déclaration que vient de faire le Grand-Orient de France, qui a retranché de sa constitution l'article par lequel il proclamait la croyance à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme. La franc-maçonnerie se juge par là elle-même et c'est encore là un signe des temps.

Parmi ces signes, il en est de sinistres, comme ceux que je viens d'extraire des derniers journaux français ; il y en a d'autres aussi qui sont burlesques. Tel est le résultat d'une séance qu'ont eue à Londres les réfugiés français, qui, joints à quelques fériens ou socialistes irlandais, sont parvenus à former une organisation assez dangereuse. Mais comme, à propos du maréchal MacMahon, un des orateurs s'est permis de se moquer de l'Irlande et de ses anciens rois, les Irlandais se sont fâchés, et, quoique moins nombreux que les Français, ils les ont eu bientôt fait sauter par les fenêtres. *Erin-go-bragh!* Paddy à cela de bon, c'est que, même lorsqu'il est socialiste, il reste toujours irlandais !

La Russie est au nombre des pays les plus menacés par le travail des sociétés secrètes. Tandis qu'elle se fait battre, depuis le commencement de la campagne, par les troupes du Sultan, elle se sent minée à l'intérieur par les nihilistes, qui, comme

naguère les communistes français, sont très disposés à profiter des malheurs de leur patrie pour lever leur étendard. Les autorités, si promptes à sévir autrefois, n'osent point le faire quoiqu'elles découvrent chaque jour de nouveaux complots, et que même l'on se mette hardiment à conspirer en plein air. C'est là un des traits les plus alarmants de la situation.

La fortune, cependant, d'après les derniers télégrammes, semble revenir un peu sous les drapeaux du Czar. Mouktar Pacha vient de subir en Asie une défaite bien constatée, malgré qu'elle ait été niée d'abord; et l'on se propose de renouveler en Europe l'attaque sur Plewna, qui avait été bien près de réussir la première fois. La Russie avait besoin de ces succès pour remonter un peu le moral de son armée et de ses populations.

Un trait assez singulier qui montre que les Polonais sont toujours, même lorsqu'ils combattent à côté des Russes, suspects à ces derniers, est raconté par un correspondant, à qui je laisserai un instant la parole.

La lettre, publiée par l'*Univers*, est datée de Poradim, quartier général de l'armée russe en Bulgarie.

« Hier, une scène très violente s'est passée au quartier général pendant le dîner. Le grand-duc Nicolas venait d'arriver de Grivitza, où il avait été pour inspecter les nouvelles positions, remercier les troupes et distribuer quelques gratifications. Il était deux heures. Une violente canonnade se faisait entendre sur le flanc gauche à Slatinat et Bogot. On se met à table, et le grand-duc annonce avec satisfaction que « son Skobelev s'amuse avec les Turcs, » lorsqu'un officier d'ordonnance apporte un télégramme, à la lecture duquel le grand-duc bondit. Général Lévitzi ! interpella-t-il l'adjoint chef d'état-major, lisez ceci ! lisez à haute voix, je vous l'ordonne ! Ce qui fut fait. C'était la dépêche de Skobelev annonçant la perte des redoutes au sud de Plewna, enlevées la veille au prix des plus grands sacrifices. « Le général Lévitzi, auquel j'ai demandé à deux reprises des renforts, ne m'a pas envoyé un seul homme. Que la perte de ces positions importantes et tout ce sang inutilement répandu retombent sur ce *Polonais* ! »

« Le grand-duc oubliait que l'allusion outrageante à une nationalité hostile à la Russie, allait atteindre un autre général placé bien au-dessus du général Lévitzi, le chef d'état-major Népokoitchitsky, qui est polonais et catholique. »

« Le vieux général, pâle et frémissant, se leva de table et se

retira dans sa chambre. Quant au général Lévitzi, il donna, séance tenante, des explications si satisfaisantes pour motiver son refus, que le grand-duc s'excusa. On ne sait ce qui se passa dans la soirée chez l'empereur, qui, ayant appris l'incident, fit mander dans son cabinet le grand-duc et les deux généraux polonais."

Cette anecdote coïncide d'une manière assez frappante avec les symptômes de révolution que l'on remarque en Pologne, et qui auront probablement été pour beaucoup dans les injustes soupçons formés contre les deux généraux polonais.

C'est ainsi que les questions de religion et de nationalité surgissent partout, et sont au fond de toutes les luttes de notre époque, produisant quelquefois les complications les plus bizarres.

Et tandis que tout s'agite en Europe et en Orient, tandis que l'hérésie, le schisme, l'athéisme, l'islamisme sont aux prises les uns avec les autres, le chef de la catholicité, le vieillard vêtu de blanc, qui commande à ceux que le délégué socialiste de la Suisse a si finement appelés les doryphoras noirs, prisonnier dans son palais, continue à gouverner le monde des consciences et des esprits. Présent partout par l'épiscopat, il se fait représenter spécialement par ses délégués dans tous les pays où des dangers extérieurs, ou des dissensions intérieures, menacent le repos et la liberté de l'Eglise.

Dernièrement, un savant professeur de l'Université Laval racontait dans une séance publique la vie du cardinal Franchi, le nouveau préfet de la Propagande, que le Pape a donné pour protecteur à notre grande institution. On peut juger, par le nombre des missions remplies dans les différents pays du monde par ce cardinal jeune encore, de la vigilance constante de la cour romaine, et aussi par quelles études des hommes et des choses les membres du sacré collège se préparent à leur auguste mission.

Tandis que le délégué apostolique en ce pays, Mgr Conroy, qui a aussi prononcé dans la circonstance que je viens de mentionner un remarquable discours, s'occupe des affaires ecclésiastiques du Canada, d'autres envoyés du Saint-Siège parcourent les autres pays; et l'un deux, Mgr Jacobini, nonce apostolique à Vienne, accomplit en ce moment, dans cette malheureuse Pologne, dont je viens de parler, une mission également difficile et délicate: celle de rapprocher entre eux les divers rites qui

dans ces pays reconnaissent l'autorité de l'Eglise. Il vient de couronner solennellement la vierge miraculeuse de Starowics, en présence d'un grand nombre d'évêques et de plus de trois cents prêtres des trois rites, latin, grec-uni et arménien. Vieux, malade, infirme, emprisonné, Pie IX a donc le don d'ubiquité.

Ceux qui, par un lâche et ignoble calcul, spéculent sur la mort prochaine du souverain Pontife, à qui la Providence accorde à leur gré de trop longues années, devraient bien savoir qu'à peine aura-t-il été réuni à ses pères, pour parler le langage de la Bible, surgira parmi les hommes de science, de talent et de vertu qui l'entourent, celui qui, entre tous, a déjà été choisi par Dieu lui-même, quoique peut-être en apparence le plus humble et le moins brillant d'entre eux. Le citoyen Robin, le citoyen Ruelig et beaucoup d'autres qui, moins extravagants ou moins courageux qu'eux, pensent cependant comme eux, feraient bien d'en prendre leur parti.

P. C.

Montréal, 21 octobre 1877.

---

LETTRE DE W. H. HINGSTON, M. D. etc., etc.  
A M. BENJAMIN SULTE

---

Au mois de juin dernier, dans la cinquième livraison de notre Revue, M. Benjamin Sulte — nos lecteurs se le rappellent aussi bien que nous — publiait un article remarquable sur la constitution physique des Canadiens-Français. A ce propos, le savant docteur Hingston, qui a déjà fait des travaux importants sur le même sujet, et des observations que le temps lui permettra bientôt, nous l'espérons, de mettre au jour, a cru devoir féliciter notre distingué collaborateur, dans une lettre que nous sommes heureux de publier.

La voici :

37, AVENUE UNION  
Montréal, 25 août 1877

Cher Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup de plaisir votre travail sur la constitution physique des Canadiens-Français, publié dans la *Revue de Montréal*. Vos vues s'accordent parfaitement avec celles que j'ai énoncées moi-même, naguère, dans une couple de lectures sur le climat du Canada, données devant la Société d'histoire naturelle, publiées d'abord dans les journaux de l'époque et ensuite dans le *British American Reader*. C'est uniquement le défaut de temps qui m'a empêché de faire connaître le résultat de certaines expériences, qui datent de quelques années, pour montrer la supériorité du peuple canadien sous le rapport de la constitution physique.

Bien à vous,  
W. H. HINGSTON



R E G L E M E N T  
CONCERNANT LE  
CONCOURS D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE

ÉTABLI PAR  
L'INSTITUT CANADIEN DE QUÉBEC

---

ART. I. — L'Institut Canadien de Québec, grâce à la générosité de l'un de ses membres, ouvre un deuxième concours d'éloquence française, auquel sont appelés tous les Canadiens.

ART. II. — Chaque concurrent devra adresser, le ou avant le premier septembre prochain, deux plis cachetés au secrétaire-archiviste de l'Institut Canadien ; le premier contenant son travail et une épigraphe ; le second, la déclaration signée que l'ouvrage est inédit, avec la reproduction de l'épigraphe susdite suivie du nom de l'auteur et de l'indication de sa demeure.

ART. III. — Les juges de l'ouvrage seront : l'Hon. J. O. Beaubien, le docteur Hubert LaRue et Siméon Lesage, Ecr ; ils décideront d'après le mérite absolu.

ART. IV. — Les lauréats seront proclamés en séance solennelle de l'Institut et recevront, à la discrétion du jury, soit un seul prix de cent piastres, soit un premier prix de soixante-quinze piastres, et un deuxième prix de vingt-cinq piastres.

ART. V. — Nul n'est exclu du concours, si ce n'est celui qui, d'une manière ou d'une autre, se fera connaître comme concurrent, avant la proclamation du lauréat.

ART. VI. — Le sujet du concours sera : Eloge de l'agriculture. Ce qu'est l'art agricole au Canada. Des moyens de l'y faire progresser.

Par ordre,

ACHILLE LARUE,  
*Sec.-archiviste.*

Québec, 20 octobre 1877.